



[illegible]



Depuis 2001, LE Shop des DJ

Pioneer DENON RANE  Vestax
novation Stanton Numark gemini

01 45 26 75 58

Star's Music 5 boulevard de clichy 75009 Paris - Pigalle 2 12



Quality control inspector

- 07 ÉDITO . 09 SHOP IN' .
10 LES 70 ANS DU VINYLE . 14 TUTORIAL .
15 35ème FOIRE AUX DISQUES DE RENNES .
16 DJ JOS . 20 OHMWERK . 24 MOTORVILLE .
28 MAGIC MALIK . 30 NECRO . 34 RASHAD .
38 RARE WAX SPECIALE JERK PAR LORD FUNK .
40 CHRONIQUES . 42 PLAYLISTS .

Star Wax est édité par l'Asso Compos-it :

Fondateur : Juan Marcos Aubert. Rédacteur en chef : Julien Vuillet (redaction@starwaxmag.com)
Directeur artistique : Julien Douek. Graphiste : Snik88.

Rédaction : Vincent Caffiaux, André Ravachol, Julien Vuillet, Mjlf, Invisibl Journalist, Sébastien Forveille, Supa Cosh...

Photographes : Yuji Watanabe, Leonardo Kancir, François Laforgia, Nikola Cindric.

Ont participé : Anne-Claire Gatel, Lara Chrome, Colette A., Laurent Cachet, Thomas Letexier, Christophe Hager,

Aymeric, Nicolas Ossywa, Dj Lezard, Jalal Aro, Keke, Benjamin Guerin, Funk The Power, Doc Kms, Antoine...

Marketing Pro audio & light : alex@starwaxmag.com. Label & hors captifs : nss@starwaxmag.com

Partenariat : pierre@starwaxmag.com. Production: colette@starwaxmag.com

N° ISSN : 1967-2160. Tirage : 20 000 exemplaires. Couverture : Colonna par Fabien Courmont

Imprimé en France : Imprimerie de Champagne - 52200 Langres.

Adresse de rédaction : 33/35 rue du Général De Gaulle, 35410 Châteaugiron.

www.starwaxmag.com

1er album disponible sur iTunes / Amazon / Juno download



Ce sont les fêtes de fin d'année ! Mais ne croyez pas trop au père Noël ! Les jouissives nouveautés pour vos oreilles n'arrivent pas en ce moment ! C'est la période des coffrets brillants et clinquants, comme le rappelle un collègue de Discograph, racheté par Harmonia Mundi, qui vient de fermer sa boutique rennais. Ces fêtes sont également synonymes d'une nouvelle année qui débute ! 2014, l'année marquant l'anniversaire des 70 ans du vinyle dont nous révélons l'histoire méconnue dans ce numéro. C'est également l'année de bien d'autres anniversaires au chiffre rond. Mais passons. Par contre, ne manquons pas de souligner que les artistes français, une fois de plus inspirent outre atlantique. La preuve, la diva pop Lady Gaga a samplé le duo français Zombie Zombie dans son single "Venus". Ne manquons pas de souligner non plus le propos de Necro, en interview exclusive dans ce numéro d'hiver : "Le rap actuel est dilué, fait pour les radios". Arrêtons-nous là, même si bien des points positifs nous animent comme notre confrère de Voodoo Funk records qui annonce que ses dernières sorties sont sold out ! Only the strong survive !

Dans ce marasme social, culturel, écologique et économique presque palpable, nous vous souhaitons par avance une bonne année 2014. Et si vous êtes en manque de bons événements et de contenus rédactionnels toujours plus proches de l'actualité, connectez-vous à notre site www.starwaxmag.com qui, le mois dernier, a par exemple, gagné neuf heures de documentaires et films archives en libre streaming supplémentaires. Le site ouvre début 2014 son e-shop et, pour répondre aux nombreuses sollicitations, recherche des rédacteurs. Si vous souhaitez nous soutenir concrètement et apporter votre pierre à l'édifice, Star Wax est à la recherche de nouveaux contributeurs pour sa version papier comme pour son site internet. Votre mission, si vous l'acceptez, sera (d'essayer) de rédiger des articles, dossiers ou chroniques de qualité. La priorité concerne pour l'instant la techno, l'électro, la house music, mais à l'instar du magazine et de son ouverture d'esprit légendaire, nous ne sommes fermés à aucune proposition. Pour plus d'infos contacter: anne.claire@starwaxmag.com



Extrait de la collection de Lord Funk

www.starwaxmag.com
mise à jour quotidienne

Agenda, chronique, vidéo,
audio, lifestyle, contest...



- Vinyles - Accessoires - Matos Dj - Wear - Vinyles - Accessoires - Matos D

Ouverture du
e-shop Star Wax
3 février 2014



Page 09_ Don't believe the hype...

Shop in'



01 SLUSSEN / URBANEARS : Vendu 15 euros avec une application pour iOS qui, une fois le Slussen relié à votre iPhone et à une source sonore, vous permettra de mixer et d'avoir une pré écoute au casque. www.urbanears.com. **02 PLATINE USB / TDK** : Un équilibre parfait entre performances et style. Platine USB, entraînement à courroie, pour convertir vos vinyles en fichiers numériques. 300 euros environs. **03 CASQUE ZINKEN / URBANEARS** : Oreillettes pliables, cordon amovible et réversible à deux jacks (3,5 et 6,35 mm) sont les atouts de ce casque au vaste choix de coloris. 140 euros. **04 CONTRÔLEUR / NUMARK MIXTRACK PRO II** : Version améliorée et re-désignée du Mixtrack Pro. Vendu 249 euros avec Serato Dj Intro. Léger (0,65 kg) et compatible Mac et PC. **05 MONTRE BE@RBRICK / G-SHOCK x MEDICOM TOY#2** : Seconde association entre les marques Medicom Toy et Casio pour les 30 ans de la G-Shock (ligne anti-choc). Vendu dans un coffret reprenant également la tête de l'emblématique ourson. Disponible chez une poignée de détaillants. **06 LIVRE / PASSION FOR VINYL** : Un très bel ouvrage, aussi bien dans la mise en page, le choix des photos, que la pertinence des protagonistes sollicités. Kevin Lewandowski (Discogs), Burton (Warp), Nigel House (Rough Trade), etc, partagent leur amour inconditionnel du vinyle. Inclus un 7inch de Jacco Gardner. Plus d'infos : www.starwaxmag.com. **07 I POD ÉTUI / TURNTABLE DESIGN** : Le dos de l'étui est en plastique transparent pour protéger, voir l'écran et manipuler la molette de votre iPod. Disponible à 22 euros uniquement chez <http://www.etsy.com>. **08 NARGUILLE / BUGATTI-DESVAL** : Réalisé en collaboration avec Desvall, un artisan de Stockholm, ce narguilé est en titane, fibre de carbone et cuir. Sur pivot il tourne à 360 degrés. Youpi ! Série limitée à 150 copies. Aussi beau que cher... **09 BOOMBOX / TDK** : Connexion via le bluetooth à n'importe quel type de téléphone ou baladeur. Il peut également se connecter à un ordinateur. Avec batterie rechargeable. Disponible à 249 euros chez Le Printemps, Amazon, La maison du numérique. www.tdkperformance.com. **10 CAT SCRATCHING PAD / SUCK UK** : Tapis à gratter pour que votre chat fasse ses griffes ailleurs que sur vos rideaux ou vos objets fétiches. 25 euros chez www.suck.uk.com

LES 70 ANS DU VINYLE



U.S. Army
— portable —
phonograph



V Disc
1943-2013
The songs that
went to war

TOUT LE MONDE, AUJOURD'HUI, EST AU COURANT DE LA FERMETURE DE PETITES OU GRANDES ENSEIGNES VENDANT DES DISQUES ET DU REVIVAL DU VINYLE. CEPENDANT BEAUCOUP D'ENTRE VOUS SERONT SURPRIS D'APPRENDRE QU'ILS DOIVENT EN PARTIE LA POPULARITE MONDIALE DE CE SUPPORT A L'ARMEE AMERICAINE. EN EFFET C'EST PENDANT LA SECONDE GUERRE MONDIALE QU'EURENT LIEU LES PREMIERES EXPORTATIONS VERS L'EUROPE ET LE PACIFIQUE DE SILLONS GRAVÉS SUR CETTE MATIERE. ANDRÉ RAVACHOL NOUS RACONTE ICI CETTE HISTOIRE À L'OCCASION DES 70 ANS DE NOS DISQUES DE PRÉDILECTION.

Le but de cet article est d'éclairer les origines du changement de composition du disque plat inventé par Emile Berliner, en 1887, à base de gomme laque fusionnée à du goudron (de 12 cm de diamètre, d'une vitesse variant de 80 à 120 tours/mn) et de comprendre comment, des USA au monde entier, le terme de "vinyl(e)" a pu se populariser pour finalement nommer l'objet disque. Si, en 1948, Columbia a bien lancé la commercialisation du 33 tours au grand public, il faudrait en fait situer à l'année 1943 la victoire par défaut de la vinylite sur la gomme laque.

De la musique pour le blues des GI's

Retour en arrière. En 1942, les troupes américaines sont éparpillées de l'océan Pacifique à l'Europe suite à leur entrée en guerre le 8 décembre 1941. Il avait été prévu d'entretenir leur moral par l'écoute régulière des disques 78 tours de leurs musiciens préférés. Mais le Département aux divertissements de l'Etat Major rencontra deux problèmes apparemment insurmontables.

1 - L'AFM, le puissant syndicat des artistes musiciens a lancé, le 1er août 1942, la grève des enregistrements chez les quatre majors compagnies éditant ces disques (Decca, Capitol, Columbia, RCA Victor) et réclame un droit de rétribution lors des passages musicaux dans les radios. Si la grève n'a pas d'incidence sur les émissions en direct des musiciens interprètes, elle bloque totalement l'enregistrement de leurs bandes sonores (comme Oklahoma) et de nouvelles œuvres, poussant les Majors à rééditer des catalogues datant des années 20.

2 - La gomme-laque (ou shellac, matériau composant les 78 tours) est produite par la femelle de la cochenille, du genre *Coccus Lacca*, qui vit dans les forêts du sud-est asiatique, notamment dans la région de l'Assam en Thaïlande qui est passée sous le contrôle militaire du Japon, dont les attaques des flottes commerciales occidentales finissent par perturber l'approvisionnement de la résine. La pénurie pousse des familles américaines à donner leurs vieux disques pour les recycler et permettre l'enregistrement de nouvelles œuvres, mais dans une moindre qualité d'écoute.

Pour couronner le tout, les premières tentatives d'expédition de lots de 78 tours, souvent parachutés par avion, s'avèrent calamiteuses. Même si 80 % des disques arrivent à destination en assez bon état, les conditions de vie des militaires n'aident pas au bon usage. Une gomme laque manipulée seule est très cassante. Le poids et la fragilité des disques rendent la manipulation délicate. On avait bien réussi à faire un disque plus solide en 1904 avec du celluloid, mais sans qualité viable de reproduction sonore.



Un million de dollars pour le label V Disc

Le lieutenant George Robert Vincent (responsable technique du service des Forces Radio) est un spécialiste du monde de l'enregistrement des disques qui a en particulier travaillé avec Thomas Edison sur l'amélioration du phonographe. Il sait que les troupes sont avides de la musique de l'époque (jazz, blues) et non de fanfares militaires. Il pense que les musiciens accepteraient de jouer gratuitement pour leurs compagnons partis au front. L'idée révolutionnaire de créer une entité éditrice de disques représentant l'intérêt général surgit.

George Robert Vincent soumet l'idée en juillet 1943 au Major Bronson qui l'accepte mais lui demande de trouver l'argent nécessaire. Le Major Howard Haycraft, responsable financier de l'Armée, lui alloue immédiatement un million de dollars !! Le secrétaire de Vincent a l'idée du nom de la maison de disque de l'Armée : V Discs (dans son esprit, c'était Vincent Discs mais pour l'Armée, la marque dédiée fut présentée sous le nom guerrier de Victory Discs). Le dessin du logo fut acquis pour cinq dollars auprès d'un artiste travaillant au magazine "Yank".

Pour porter à bien ce projet, des personnages clés seront débauchés des majors de disques de l'époque. Pour la composition des programmes d'édition musicale : Steve Sholes de chez RCA. Pour les liens avec les maisons de disques : Morty Palitz, qui a passé sa vie entre Decca, Brunswick et Columbia. Pour les relations publiques entre le syndicat et les majors : Walt Heebner (ancien directeur des ventes chez RCA). C'est ce dernier qui a négocié avec Mr Petrillo (dirigeant de l'AFM), le 27 octobre 1943, l'autorisation d'enregistrement pour ses membres sous des conditions particulières, suivantes :

- Les disques ne seront distribués qu'aux troupes. Interdiction de les vendre pendant le conflit sous peine d'amendes.
- Des la fin de la mobilisation des troupes, ces disques seront obligatoirement détruits.

Concernant la maîtrise technique des enregistrements, le sergent Tony Janak est enrôlé car il est ingénieur chez Columbia. Il gère aussitôt l'équipement pour l'enregistrement en direct, notamment au Carnegie Hall pour Louis Armstrong, ou bien encore en appartements.

Les artistes interprètes et musiciens sont enthousiastes et débute souvent leurs œuvres en introduisant un message de sympathie aux "camarades" sur le front. Mais Vincent va plus loin encore dans la communion avec ces derniers : Il pratique le sondage d'opinion pour éditer ce qui plaît le mieux aux troupes. Ainsi, dans chaque envoi mensuel de disques, est joint un petit questionnaire pour savoir quels morceaux et artistes les soldats souhaiteraient écouter !

Au total, d'octobre 1943 à mai 1949, huit millions de disques auront été pressés (900 éditions et 3000 morceaux différents). Ils étaient au départ envoyés (ainsi que les aiguilles de rechange) par lots mensuels de trente éditions différentes. En février 44, le chiffre baisse à vingt, puis, en septembre 45 à quinze et, enfin, à dix en 1946. L'épopée se termina comme convenu avec le retour des troupes au pays, puis le FBI procéda à la destruction de tous les disques trouvés. Heureusement, certains échapperont au massacre et les originaux seront conservés à la bibliothèque du Congrès à Washington. Une réédition sur Cd est sortie en 1999.



De la gomme laque à la vinylite

Il faut situer l'apparition du matériau vinylite à l'année 1927, en Virginie. Le lancement commercial sous le nom de marque Vinylite pour des usages dans le bâtiment (revêtement de sol, etc) se fera en 1934 lors de la foire internationale de Chicago. Egalement interpellée, la Navy expérimentera la vinylite afin de recouvrir et protéger les surfaces des radeaux de survie.

Cette révolution technologique ne pouvait donc échapper aux ingénieurs de la RCA. En 1929, déjà, ils utilisent les premiers échantillons vinyliques produit par Carbide and Carbone pour le premier lancement des disques, à base de pétrole, dédiés à la synchronisation aux images des films du cinéma parlant. C'est d'ailleurs devant la contrainte de s'accorder sur le temps de déroulement d'une bobine (11 mn) que la décision de les faire tourner en 33 tours fut prise ! C'est de cette expérience que le futur directeur de la Columbia se nourrira pour le lancement du format définitif au public, en 1948.

D'après l'historien des V Discs (Chuck Miller), l'équipe de Vincent aurait découvert, suite à de nombreux essais, que la vinylite, comparée aux autres matières, offrait la meilleure résistance aux chocs et une très bonne reproduction du son. Pour gagner en temps d'écoute sur une face, le format des disques qui, en 1943, tourne encore en 78 tours, passe également de 25 à 30 cm, ce qui permet un gain de deux minutes d'écoute, soit six minutes au total par face. Idem gain en poids puisque un vinyle à base de pétrole pèse quelques grammes contre un kilogramme pour trois 78 tours.

En parallèle, la vinylite fut aussi utilisée après guerre pour remplacer deux autres matériaux dont la pénurie se faisait sentir : le cuir, dans la confection de chaussures et le caoutchouc. Son utilisation dans la fabrication des V Discs démocratisa probablement son abréviation populaire de vinyl ou vinyle pour la France.

À visiter :

- Écoutez, en streaming, des titres extraits de la collection V Disc de 1943 à 1949 : <https://archive.org/details/V-discs1-991943-1944>
- Le site d'André Ravachol : www.plasticana.com
- Galerie Trait Personnel, archive expo pour les 60 ans : www.et-alors.org/dossier-dans-hors-murs/Vinyl-2008.html
- Site de Jalal Aro : www.phonogalerie.com
- www.afders.org



À propos de l'auteur :

André Ravachol, ci-dessus, est le fondateur depuis 1998 de la marque Plasticana qui promeut le mariage du plastique et du chanvre. Dans le projet futuriste d'être moins dépendant du pétrole, il a privilégié la famille des vinyliques pensant qu'elle est la seule à pouvoir se passer de pétrole ou de charbon dans le futur. En se spécialisant ainsi dans l'univers de ce matériau et de son histoire, il découvre le maintien de l'usage du vinyle pour la gravure musicale et le scratching par les Djs. Cela fait écho à son propre refus de s'équiper et d'acheter des Cd et de garder son petit lot de 33 tours envers et contre tout. Suite à ces découvertes, il met en lumière un événement : la création du Label V Discs par l'armée américaine qui imposera ce changement. Muni de cette information il contacte nos tendres confrères Radio Vinyle / France Inter, les Inrocks, afin de révéler nationalement cette histoire méconnue. Sans réponses de la part de ces soi-disant gardiens de l'histoire de la musique, il faudra attendre le jour où Hervé, de dK Mastering, présente André au fondateur de Star Wax pour son projet de vinyle sans pétrole pour que leur vienne l'idée de partager, noir sur blanc, cette histoire.

POUR COMPLÉTER CES QUATRE PAGES SUR L'ANNIVERSAIRE DU VINYLE, RIEN DE TEL QU'UN BON TUTORIAL POUR CHÉRIR VOTRE TOURNE DISQUE. AUJOURD'HUI DOCTEUR KRNS BASÉ À NANTES QUI RÉPARE, CUSTOMISE OU ENCORE RÉNOVE VOS PLATINES, SAMPLERS ET AUTRES MACHINES, NOUS EXPLIQUE COMMENT REMÉDIER AUX FAUX-CONTACTS DES CELLULES AINSI QUE DU BRAS DE LECTURE DE VOS PLATINES.

Dans 80% des cas les problèmes de stéréo proviennent de ces contacts qui, avec le temps, s'encrassent voire même s'oxydent lorsque leurs propriétaires confondent leurs cellules avec une sucette. Ce n'est pas avec un coup de langue disgracieuse que nous pouvons tout arranger ! Il existe donc deux possibilités de rétablir les contacts d'une platine vinyle dotée d'un système de fixation à baïonnette.

La première, à la portée tous, est d'appliquer à l'aide d'un crayon de bois un peu de graffite contenu dans la mine sur les contacts de la cellule ou de son support, ainsi qu'à l'intérieur de la baïonnette située à l'extrémité du bras de lecture. Le graffite étant un corps gras et conducteur, il est le meilleur ami des petites connectiques comme celles de nos platines et très facile à glisser dans ses fly-cases.



Avant

Voici un bras de lecture Technics MKII usé qui fonctionne encore, les contacts sont oxydés à force d'humidifier la cellule.



Après

Grâce au graffite du crayon de bois ça graisse partiellement et nettoie afin de recréer le contact nécessaire.

La seconde méthode possible est d'utiliser une bombe "contact" que vous pourrez trouver chez un revendeur en électronique. Ce type de bombe est très utilisée par les professionnels pour entretenir et nettoyer tous types de produits électroniques, elle peut vous être d'un grand secours si vos connectiques commencent à s'oxyder.

Dans certains cas, les connectiques sont tellement oxydées qu'il faut changer le bras de lecture, alors un conseil : gardez votre langue pour d'autres activités bien plus lucratives et moins onéreuses !

35^{ème} FOIRE AUX DISQUES DE RENNES

De nombreuses conventions ou foires aux disques existent en France. Nous sommes allés visiter celle de Rennes qui se déroule depuis dix huit ans, deux fois l'année, à la Halle Martenot, place des Lices en centre ville, à quinze minutes à pied de la gare. On arrive face à un bâtiment de 600 mètres carré édifié façon Baltard en 1870. L'entrée est de deux euros. Cette foire est réputée et donc les rares places disponibles sont celles libérées lorsqu'un exposant annule sa réservation. Ce qui renouvelle tout de même peu l'offre chaque année. Outre des exposants habitués des foires, il y a des disquaires itinérants comme 180gr (Le Mans) ou Le Bar @ Disques (Nantes) et les disquaires qui ont pignon sur rue comme Blind Spot pour les locaux. Des parisiens font également le déplacement.

Le milieu des collectionneurs du disque reste quelque chose d'obscur. C'est un cercle d'initiés ou seuls les plus chanceux et connaisseurs arrivent à tirer leur épingle du jeu. "Les places sont chères", nous raconte Nicolas de Rage Tour, l'organisateur, également tourneur pour des groupes de rock le reste de l'année. "En effet nous avons eu un démarrage quelque peu compliqué puisqu'on a débuté par un procès d'un autre organisateur qui, plus ancien, désirait avoir le monopole. Rage Tour a gagné ce procès et cet organisateur s'est retiré". Pour ma part j'aime venir dans cette convention parce que l'on y trouve des bacs à partir de deux euros et de nombreux genres musicaux : du rock, du jazz, du métal, du rap, du funk, de la soul, de la musique latine ou afro, de la house... Cette année j'y ai par exemple trouvé deux très bons remixes house soulful de Louie Vegas à cinq euros chacun. Même si Nicolas précise : "Il y a eu des éditions avec plus de vendeurs en electro-tech-house ! Malheureusement, les collectionneurs purs et durs vieillissent et les nouvelles générations ne sont pas aussi attachées aux produits physiques. Même s'il y a un peu moins de monde que lors des grandes années où nous avons déjà eu 2500 visiteurs, nous sommes tout de même content d'accueillir pas loin de 1000 visiteurs. Depuis quelques années le retour du vinyle est bien important. Comme tu vois il n'y a quasiment plus de Cd cette année alors qu'il y a eu des années où il y avait autant, voir plus d'exposants proposant des Cds que des vinyles". Prochain rendez-vous le dimanche 4 mai 2014 de 9h à 18h.





INCONTOURNABLE À AMIENS ET SA RÉGION, JOSUÉ, ALIAS DJ JOS, EST UN ACTIVISTE QUI N'A DE CESSÉ DE PARTAGER SA PASSION POUR LE DJING, LE SCRATCH ET LA M.A.O DEPUIS PLUS DE 15 ANS. DU FAIT DE SON EMPLOI DU TEMPS CHARGÉ, IL NOUS A LONGUEMENT FAIT ATTENDRE AVANT DE NOUS OFFRIR SON PREMIER ALBUM, « AT THE SAME TIME », ENTRETIEN AVEC UN ARTISTE TECHNIQUE ET POLYVALENT, AUTANT IMPRÉGNÉ DE ROCK QUE DE HIP-HOP ET ENCORE INJUSTEMENT MÉCONNU. ENTREVU !

Peux-tu te présenter brièvement sans user des mots Dj, scratch et beat maker ?

Je suis un activiste de la platine tournante, passionné et artisan en musique.

Quel a été le premier déclic qui t'a amené à te passionner pour le mix, le scratch et le Djing ?

Très jeune, j'étais attiré par le monde de la radio, pas par la musique qu'elle jouait, mais plutôt par le côté technique des choses, les jingles, les virgules sonores, autant d'éléments qui m'intriguaient. J'avais deux doubles cassettes sur lesquels j'enregistrais les jingles que j'entendais en radio et ensuite je me refaisais mon show en jonglant avec les touches "pauses" des deux doubles cassettes pour envoyer les effets. Par la suite, dans ma famille, il y avait un propriétaire de discothèque et mes grands cousins m'y amenaient les après-midi. Eux s'amusaient avec les platines, à faire des enchainements au tempo sur les tubes new wave de l'époque et moi je les regardais car je n'avais pas le droit de toucher, trop jeune à leurs yeux. De mon côté, à la maison, j'avais récupéré des tourne-disques et j'essayais de reproduire ce que faisaient mes cousins. Par la suite, un pote m'avait donné une mix-tape US avec pleins de scratches, des mixes et des interludes dans tous les sens et là je me suis dit : c'est ça que je veux faire...

Depuis 17 ans que tu défends la culture du scratch, la M.A.O et le Djing autour d'Amiens, perçois-tu un engouement grandissant ?

J'ai initié plus de 2000 jeunes dans toute la région, que ce soit en Djing ou en M.A.O, entre les lycées, les universités, les Mjc et autres établissements scolaires. Ce qui est intéressant c'est de permettre de découvrir et d'apprendre ces disciplines et le fait que la région et la ville d'Amiens rendent possible cette accessibilité.

Tu as même fait des conférences aux Usa ou en Espagne ! Quels souvenirs en gardes-tu et en quoi cela a-t-il enrichi ton savoir-faire ?

C'est un honneur et un plaisir de pouvoir échanger, partager sa passion et son point de vue au-delà des frontières à travers des conférences sur l'histoire du Djing et des workshops Dj et M.A.O. J'ai une manière très pédagogique d'amener la discipline, avec mon expérience. J'observe attentivement le jeune qui est devant les platines ou le computer, sa timidité, ses qualités... Autant d'éléments qui vont me servir à lui enseigner sur mesure la discipline de façon ludique et efficace. Aux Etats-Unis, les jeunes, en tout cas ceux que j'ai rencontrés dans les workshops, étaient très réactifs au moindre "boom clap". Ils hochaient tous la tête et quel que soit l'âge, j'ai eu des très jeunes environ 10 ans, il y avait une très bonne énergie et vivacité à vouloir faire les choses. Avec les lycéens c'était très intéressant, car ils pratiquaient tous un instrument. En fin de workshop, ils ont organisé une jam scratch versus instruments c'était bien fun... Je crois qu'aux Etats-Unis, la musique n'est pas qu'écoulée, elle est aussi beaucoup pratiquée. C'est une différence que j'ai ressentie en faisant les workshops dans les écoles. Ensuite pour te donner un exemple, à Brooklyn, il y a une école de Dj pour les enfants de moins de 3 ans sous forme d'éveil musical. On voit cette volonté de faire les choses et de mettre cet instrument de musique que sont les platines au même niveau que les autres. Durant cette tournée US, j'ai joué dans des clubs et ce fut un grand moment aussi. Tout cela ne fait que renforcer mon expérience pour aller plus loin.

La photo ci-jointe a été prise lors d'un show en Ukraine ! Comment est la culture club et Dj là-bas ? As-tu un souvenir, une anecdote ?

C'était de la folie pure dans les clubs. Je jouais trois heures, j'avais un fan club qui m'attendait à la fin pour signer des autographes, alors que trois heures avant ils ne me connaissaient même pas. Là-bas, c'est du donnant donnant. Ils sont très reconnaissants et ils savent faire la fête. En regardant l'Ukraine depuis la France, on peut avoir une vision d'un pays très archaïque, avec pas ou peu d'équipement et de culture Dj-clubbing, mais c'est l'inverse que j'ai découvert lors de cette tournée. Paradoxalement, c'est dans certains lieux en France où il y a encore beaucoup de progrès à faire !

Peux-tu nous parler de ta rencontre et ta collaboration avec Albert Jacquard, un grand monsieur de par sa réflexion sur le comportement humain ?

J'étais invité chez lui pour faire des prises son de sa voix pour ensuite la scratcher dans une de mes compositions que j'ai jouée en live pour l'une de ses conférences aux couleurs musicales. J'étais resté tout l'après midi chez M. Jacquard et j'ai pu lui expliquer que j'allais enregistrer sa voix pour pouvoir la scratcher. Il était très intéressé à comprendre le scratch, comment ça fonctionnait, etc. Et ensuite j'ai partagé un moment privilégié avec lui où nous avons parlé du monde, de la société... Grand Monsieur. R.I.P...

Peux-tu nous parler d'un autre projet, celui, mobile, avec un parapluie sans toile d'où jaillissent des jacks par dizaines ?

C'est un projet que j'ai réalisé avec un artiste italien, Roberto Giostra. Un sound system silencieux où je suis déguisé en "Jigson", assis sur un tricycle, un contrôleur devant mon guidon avec, au-dessus du tricycle, un énorme parapluie de casques où les badauds peuvent écouter et danser sur le mix que je réalise en direct et en me baladant dans la rue... L'envers du décor c'est que c'est assez éprouvant : je suis sous un masque en latex où il fait très chaud, avec aucune visibilité pour rouler et mixer, avec un casque qui me sert à la fois de pré écoute et de master. C'est un projet que l'on propose, entre autres, dans les festivals d'art de rue ou les salons évènementiels.

"...à Brooklyn, il y a une école de Dj pour les enfants de moins de 3 ans sous forme d'éveil musical."

Pour en venir à ton album : pourquoi avoir mis autant de temps pour sortir "At The Same Time" ?

Cet album, c'est un peu comme un livre de chevet, on le lit une fois au calme et la journée terminée. "At the Same Time" je l'ai fait de cette manière dans mes moments de calme une fois les journées achevées. On sent qu'il y a des morceaux qui ont été composés à différentes périodes, par exemple les morceaux d'hiver, d'autres en période d'été, dans des moments de mélancolie, ou encore dans la joie... Différents moments dans une période de ma vie ont dessiné "At The Same Time", ce qui en fait un opus très cinématographique.

2014 représente quoi pour toi ?

Trouver des partenaires, faire plus de dates en Dj sets en France et à l'étranger, continuer le développement des conférences, faire encore des workshops.

Pour finir le top cinq des disques que tu écoutes en ce moment ?

C'est assez divers, tout dépend de l'humeur, RL Grimes, le dernier Gesaffelstein, Brodinski, Arctic Monkeys, du hip-hop des années 90, du rock issu des vidéos de skate des années 80...



GO ! GET YOUR STAR WAX COPY !

Paris, Lyon, Bordeaux, Rennes, Toulouse, Strasbourg, Nantes, Amiens, Metz, Poitiers, Montpellier, Marseille, Le Mans, Caen, Mulhouse, Nancy, Grenoble, Reims, Cannes, Nice, Annecy, Orléans, Clermont Ferrand...

Liste de diffusion
disponible en bas
de pas de page à
www.starwaxmag.com



C'EST À L'OCCASION DU FESTIVAL RIDDIM COLLISION QUE NOUS AVONS RENCONTRÉ LE MYSTÉRIEUX ET DISCRET OHMWERK. CE PRODUCTEUR LYONNAIS A COMME TERRAIN DE JEUX FAVORI LES BASSES CRAPULEUSES, LES RYTHMIQUES DESTRUCTURÉES, LES SONS INDUSTRIELS, MÉTALLIQUES, L'ACID HOUSE ET LA RECHERCHE SONORE. TOUT UN UNIVERS QUE NOUS ESSAYERONS DE VOUS DÉVOILER AU TRAVERS DE CETTE INTERVIEW.

Peux-tu te décrire en cinq mots ?

C'est un peu compliqué mais si je dois vraiment m'y tenir, je dirais : "prog" qui est un diminutif de progressif mais pas comme on l'entend dans la techno, plutôt dans le sens du rock... En tout cas, j'aspire à créer une musique progressive, une musique qui évolue, qui fusionne. Les mots "fusion" ou "hybride", ce sont des choses qui m'intéressent. "Improvisation", aussi ou en tout cas en donner l'illusion. Sinon, "contraste", "morphing", "surprise" et un dernier qui serait "contradictoire".

Jouer ce soir avant Portico Quartet t'a-t-il mis une pression supplémentaire ?

Ce n'est pas forcément Portico Quartet, mais l'ensemble du line-up très éclectique qui m'a mis une pression supplémentaire. Ça m'a aussi apporté une envie et une certaine excitation. Comme l'indique son nom, Riddim Collision est un festival réellement varié, c'est donc excitant de jouer sur ce type de soirée plutôt que sur un plateau purement dubstep ou techno. Là tu sais que tu va brasser un public plus large. Après, est-ce que l'artiste qui joue après moi me fout une pression ou pas, je dirai plus qu'en amont, oui. Ça me motive à faire des choses, souvent lorsque je sais que je vais être programmé avec tel ou tel artistes, cela me pousse vers une direction. Je travaille des morceaux et ces morceaux n'apparaissent pas dans le live que je vais faire. C'est super paradoxal, mais ce sont des morceaux que je n'ai pas eu le temps de terminer et qui, du coup, se retrouvent décalés sur le live qui suit. Suivant les artistes, sans forcément prendre en compte le style de musique ou le fait que ce soit des artistes que j'apprécie, il y a une espèce de défi qui se construit : comment pourrais-je le transformer ou me l'approprier. Sinon, la pression, juste avant de monter sur scène, est plus une pression personnelle, liée à ce que je fais, à ma musique. Je déprécie systématiquement ce que je fais au moment où je commence un live. Je suis déjà en train de penser à la musique d'après et pas à celle que je vais jouer. Du coup, c'est un combat contre moi-même plus que contre le line up.

Plus concrètement, comment as-tu préparé ce live ?

Alors, "à l'arrache" ça voudrait dire en très peu de temps. Mais il y a un mélange de "à l'arrache" et de "beaucoup de temps". C'est difficile à quantifier, parce que je fonctionne beaucoup sur l'état d'urgence quand je fais un morceau. Souvent, quand je prépare un live, il m'arrive de composer des morceaux sur une période qui est censée être une période de travail du live.

Je devrais arrêter l'aspect créatif, mais c'est souvent une échappatoire de commencer un nouveau morceau. Encore hier soir, j'ai commencé un nouveau morceau qui apparaissait ce soir dans le live. Alors comment, je prépare un live ? Sans doute de la pire des manières... J'attends vraiment cet état d'urgence quand je fais de la musique : un coup de pression. Le live te permet cela : tu sais que tu joues à telle date, à telle heure, donc tu n'as pas le choix. Du coup, jusqu'à cette deadline, mon esprit me dit : "tu peux encore faire de la musique". Il m'arrive d'ouvrir mon ordinateur une heure avant de jouer, j'ai déjà fait les balances, et hop, je vais composer, écrire des parties. Je suis encore dans la création jusqu'au dernier instant. Ça m'est même arrivé en plein live : j'avais un quart d'heure de prêt et je ne savais pas ce qui se passait après. Il y a une certaine improvisation, si on peut dire. Un guitariste, lui, s'amuserait à improviser, ce n'est pas mon cas. C'est de la composition instantanée, mais tu n'arrives pas au résultat escompté. C'est comme si tu commençais un morceau devant tout le monde, sauf que tu ne peux pas faire stop et réécouter ce que tu as fait, alors que quand tu fais un morceau de musique chez toi tu l'écoutes en boucle pendant des heures. Après, lorsque ça m'arrive, c'est sur des laps de temps assez courts, c'est à dire que je n'ai jamais fait un live entier improvisé. Mais c'est quelque chose que j'aimerais : allumer mon ordinateur, faire mes balances et arriver à l'heure du live sans savoir ce que je vais faire et que le live soit un gros morceau improvisé.

Un peu comme ce que fait Tim Exile ce soir ?

Tout à fait. Je suis bien content de jouer sur un plateau comme celui là. Il y en a très peu qui sont capables d'improviser comme Jamie Lidell ou Tim Exile. En électro, en tout cas, il n'y en a pas beaucoup qui sont capables de partir de rien et d'arriver à un live de fou. Jamie Lidell, à partir de sa voix, va faire tout un morceau. Il va faire la rythmique, la mélodie, les chœurs etc. Tim exil, ce soir, ça va être la même chose. C'est vraiment des mecs qui ont réussi à faire ce que l'on peut entendre dans un groupe de rock ou de jazz.

As-tu fais des concessions sur ce live ?

Oui plein. Chaque live, c'est des concessions ! Souvent je bosse sur pleins de morceaux pour un live. Arrive la Deadline, et je suis dans l'incapacité de les intégrer. Mon laps de temps est trop court, les morceaux ne sont pas suffisamment aboutis donc je me rabats sur d'autres morceaux. Donc oui c'est souvent des concessions et de la frustration.

OHM WERK



“ Ce que je trouve génial dans la soirée de ce soir, c'est de confronter pleins de style différents... ”



Tu es un artiste un peu mystérieux, peux-tu nous parler de ta vision de ta musique ?

Quand j'ai débuté, je voulais faire quelque chose de mélodique avec un travail sur les sons puisque j'écoutais beaucoup d'électronica et de drum'n'bass. L'électronique me plaisait pour cela, car tu peux vraiment designer le son, le sculpter. Après, je pense que je suis de moins en moins intéressé par le son, j'ai envie qu'il mue et bouge sans arrêt, que ce soit dans la structure musicale ou sur le design sonore. En tout cas, j'ai envie que ce soit étrange. Je crois que c'est ça qui me plaît. J'ai envie de faire danser les gens, qu'ils aient des frissons, qu'ils se disent : "comment le mec a pu faire cette mélodie ?". Mais je ne pense pas que ce soit mon truc en fait de faire danser ou pleurer sur une mélodie somptueuse. C'est plus qu'ils y trouvent quelque chose de bizarre. J'aime quand c'est ambigu, contrasté, contradictoire et dissonant, mais en même temps j'aime la mélodie, le bruit et le noise. En fait, je suis partagé entre tout ça et j'essaye de tout lier. Il y a des musiques mainstream qui vont me plaire mais y a des trucs hyper underground et barrés qui vont me plaire aussi. Je mets ces deux parties au même niveau, j'essaie de digérer tout ça. Après, est-ce que ça s'entend ? Je n'en sais rien. Aujourd'hui je pense moins à faire plaisir au public, ça bridait vraiment ma composition. Je parlais sur des rythmiques types, ça ne me ressemblait pas et je ne m'éclatais pas. Maintenant, je ne me pose plus la question. Depuis que je n'y fais plus gaffe, j'ai beaucoup plus de retour. Sur des morceaux hybrides par exemple. Je n'ai pas l'envie de me formater, je ne me retrouve pas là dedans et je suscite plus de retour sur des morceaux qui vont mélanger dubstep, hardcore, acid et autre. Du coup ça me conforte dans ce choix. J'espère que ce sera de plus en plus hybride et avec le temps, il y a de plus en plus d'influences qui s'ajoutent. Au final ce sera sans doute un gros bordel mais ce sera mon choix.

"... la rythmique, c'est ce qui m'a fait aimer la musique..."

Ça fait plusieurs fois que tu joues au Riddim, c'est une histoire d'amour ?

Le hasard fait que tous les trois ans je joue au Riddim Collision. C'est un pur hasard et cela me flatte parce qu'habituellement les organisateurs ne programment pas deux fois le même artiste. Par contre, cette année c'est la première fois que je joue seul. Les autres années c'était avec Major Klemt. Le Riddim Collision reste le festival lyonnais dans lequel je me reconnais le mieux, par rapport aux autres programmations de festivals sur Lyon. De plus, l'équipe du Riddim, ce sont des personnes qu'on peut côtoyer assez facilement. Il y a un côté familial chez Jarring. Enfin, on ressent le plaisir qu'ils ont à programmer tel ou tel artiste, en tout cas quand on te le propose, tu sens que la personne en face a écouté ta musique et qu'il te soutient. Ils te donnent carte blanche, quelques infos sur le line up et si tu vas à l'inverse, ils l'acceptent.

Prévois-tu de sortir un disque ?

C'est difficile à dire car je déprécie ma musique assez rapidement, je ne commence jamais un seul morceau, j'en commence deux, trois, quatre en même temps, ce qui me permet de passer de l'un à l'autre. Du coup, m'arrêter sur deux, trois, quatre titres pour une sortie vinyle, par exemple c'est hyper compliqué pour moi. Il faudrait que cela se fasse très rapidement en fait, que je produise vite avec une planification de sortie réduite. Me bloquer sur des morceaux c'est un truc avec lequel j'ai du mal. À la base, je fais de la musique pour moi, ça m'est déjà arrivé de finaliser des morceaux par contrainte, mais je n'en étais pas satisfait. C'est un réel problème. Il faudrait vraiment que je réussisse à bosser rapidement, que je sois satisfait des nouveaux morceaux et que d'anciens sortent en digital ou vinyle. Cette année j'aimerais sortir des trucs mais ce sera sans doute du digital.

Nous avons été impressionnés par la qualité de tes rythmiques lors du live de ce soir. Joues-tu d'un instrument et plus particulièrement de la batterie ?

Alors non, je ne suis pas batteur, mais c'est ma première expérience en musique. Ça a été ma première approche. J'ai pris des cours de batterie ado, sauf que ça n'a pas marché du tout, je pensais que c'était un instrument super instinctif et il s'est vite avéré que ce n'était pas le cas. J'avais bien deux bras et deux jambes mais je ne savais pas les manier. En tout cas, la rythmique, c'est ce qui m'a fait aimer la musique, c'est cet échec d'apprentissage qui m'a donné l'envie de persister dans cette voie. Donc quand je me suis retrouvé avec des machines à faire des harmonies, etc, l'important était de comprendre comment faire une rythmique. Il y a vraiment eu un processus, par exemple dans ce que vous avez pu entendre ce soir, ce n'était que de la programmation. J'aime bien contrôler donc j'ai décortiqué des jeux de batterie, j'ai essayé de reproduire un feeling de batteur sans l'être. Mais ce n'est qu'une étape, ma finalité est de faire ça de façon électronique, sans batterie acoustique. Je me suis tellement amusé à jouer des rythmiques avec les années que le travail a porté ses fruits. Mais si tu me mets deux baguettes en main je fais pas du tout la même chose...

Où vas-tu chercher ton inspiration ?

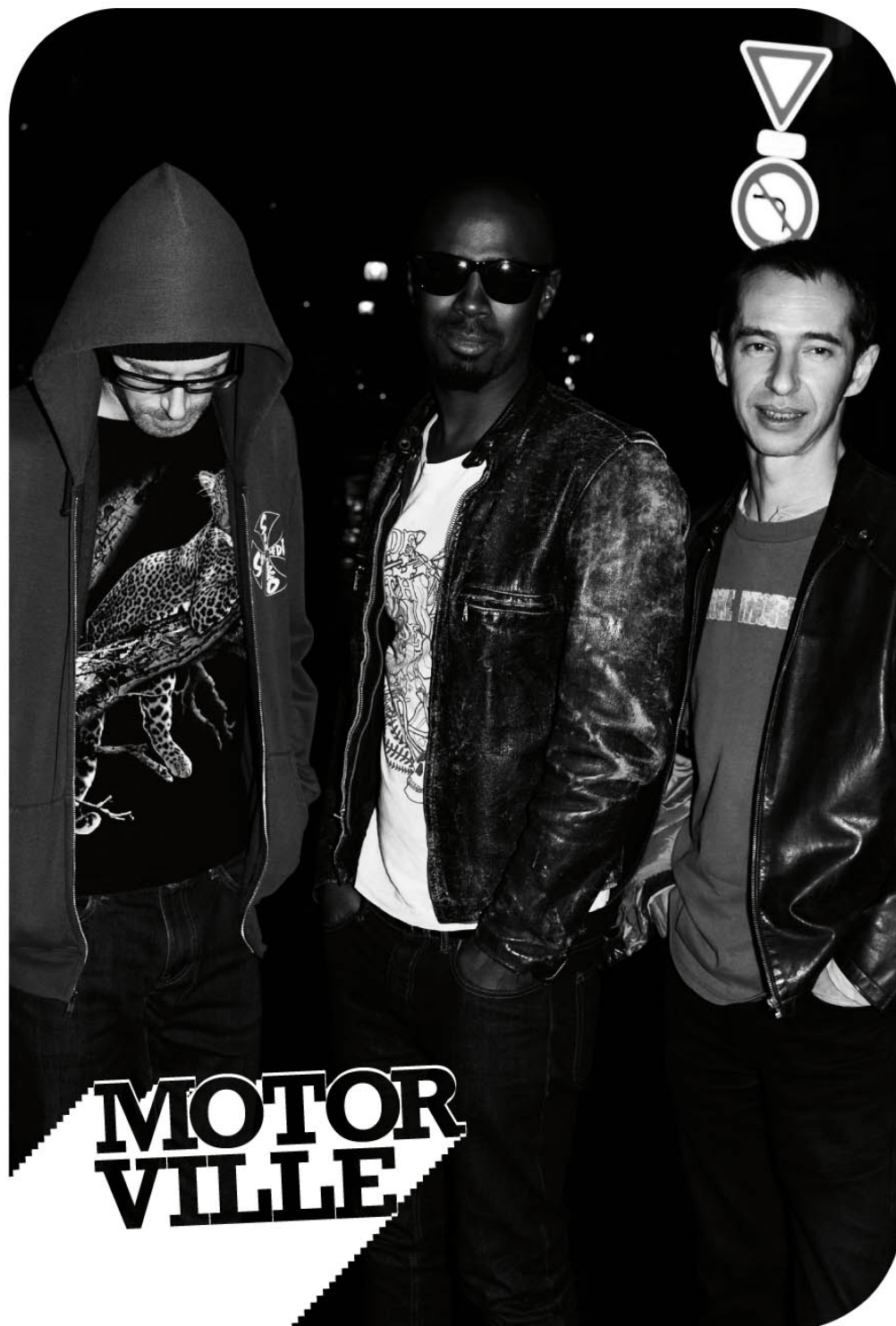
Forcément, beaucoup en musique, souvent dans des styles musicaux très différents de ce que je peux faire. C'est ce qui m'inspire. Je sais pas comment je les digère ou comment c'est perçu, mais j'écoute beaucoup de rock progressif, de jazz rock, de jazz improvisé, de musique concrète, etc. Après ça peut être des artistes ou des points de vue, ça peut être un écrivain ou un artiste pictural. Tu te demandes comment l'artiste a développé tel ou tel truc, comment ça peut être traduit en musique. Avec des concepts développés en peinture, je me demande comment je peux faire le parallèle avec la musique. Une idée peut survenir de n'importe quoi, par exemple le bruit ambiant : tu claques une porte, il y a déjà une rythmique, la porte rebondie et ton cerveau enregistre le son, alors tu commences à t'amuser avec tandis que tu es entraîné de faire tes courses ou autre.

Tu le découpes dans ta tête comme si tu étais sur ton logiciel et c'est là que tu vois toutes les possibilités de prendre du son brut qui est souvent plus riche qu'un son de synthétiseur ou d'un plugin. Les gens aussi m'influencent. Le line up, comme je disais avant, va sur un laps de temps m'emmener dans une direction. Par exemple, dans Portico Quartet, un des musiciens utilise un hang drum, du coup je me suis intéressé à cet instrument. J'ai fait des recherches dessus. C'est un instrument qui me parle : il y a un côté sonorité africaine et en même temps percussif, c'est inspirant. Je n'ai pas l'ambition de traduire en musique la société dans laquelle je vis. Quand je fais un son hardcore c'est une envie de créer, comme quand je fais de belles mélodies.

Y-a-t'il quelque chose que tu aimerais dire et que l'on ne te demande jamais en interview ?

Ce que je trouve génial dans la soirée de ce soir, c'est de confronter pleins de style différents car c'est de la musique et que l'artiste rock, par exemple, va t'amener à penser un truc qui te sera utile dans tes prochaines productions. Souvent, tu te pointes dans des soirées qui sont purement dubstep ou dubstep glitch-hop, par exemple, mais tu restes sur un même créneau. Où alors tu te pointes sur une soirée rock, il va y avoir de la pop, du rock et des choses plus heavy ou hard à la fin. Je trouve dommage qu'il n'y ait pas plus de confrontation et que tout soit cloisonné comme cela. Je trouve aussi dommage qu'il n'y ait pas plus de prise de risque chez les artistes électroniques. Je pense qu'il y en a qui font de la musique pour satisfaire le voisin et qui prennent malheureusement leur plaisir là dedans, il ne prennent pas de plaisir à faire de la musique pour eux-mêmes...

"L'équipe du Riddim, ce sont des personnes qu'on peut côtoyer assez facilement."



MOTORVILLE EST LE PROJET ÉLECTRO ROCK DE MAU MAU KADAFI, PABLO LOCO ESCOBAR ET SLIM JIM MUSSOLINI, ALIAS MAU (EARTHLING, TRISTESSE CONTEMPORAINE), KID LOCO (QUE L'ON NE PRÉSENTE PLUS) ET SEEP (ROLAX, EX JAY-JAY JOHANSON...). C'EST UN ESPACE DE LIBERTÉ LEUR PERMETTANT D'AFFIRMER, SANS AUCUNE PRESSION NI PLAN DE CARRIÈRE, LEUR AMOUR DU PUNK ET DES VIDÉOS S&M VINTAGE. LA SORTIE DE LEUR PREMIER MAXI ÉPONYME EN CETTE FIN D'ANNÉE ÉTAIT L'EXCUSE PARFAITE POUR UNE PETITE RENCONTRE DANS LEUR QUARTIER DE PRÉDILECTION. ON Y PARLE MUSIQUE, BIEN SÛR, MAIS AUSSI TEE-SHIRTS ET SACS BIOS, MALÉDICTION DU TRIP-HOP ET INCOMPÉTENCE DES MAISONS DE DISQUES.

Motorville, c'est une référence à Motor City, à Alphaville, un mélange des deux ?

Kid Loco : Plus Détroit, je pense. Moi j'aime bien les trucs Motown, MC5 et tout ça. Et Motorville ça n'avait jamais été utilisé, c'était un joli nom...

Seep : C'est comme les trucs que l'on pense avoir déjà vu sauf que ce n'est pas exactement ce que l'on connaît. Ça fait penser à quelque chose qui n'est pas pré-défini.

K : Et ça fait penser à Belleville.

Mau : Ah, c'est pour Belleville ? (rires) Moi ça m'est égal. J'aimais pas trop au début, mais ça va...

S : On avait pensé à Motorgalle, genre pour Pigalle... (rires)

Vous vous êtes rencontrés comment ?

S : C'était une manifestation... C'était contre quoi ? On s'est battus contre...

M : Contre les féministes (rires). Une manifestation contre les féministes.

K : Contre les Femens, l'année dernière (rires).

S : Et après on s'est rendu compte qu'on se tapait dessus parce qu'on savait plus trop ce qui se passait et ensuite c'était bières, cacahuètes... L'histoire de la vie, quoi...

Vous aviez une envie particulière au niveau musical ?

K : Non, au début, avec Mau, on a commencé à faire des titres, c'était un peu tout et n'importe quoi... C'était juste un projet en studio, genre "faisons ce qu'on a à faire, on verra ce que ça donne". Et petit à petit, en bossant, c'est là que tu commences...

S : Tu élimines, tu réduis...

M : En fait au début c'était plus "beat", maintenant c'est un petit peu plus rock.

S : A la base, c'était censé faire beaucoup de bruit et on s'est retrouvé à faire des bruits qui faisaient un peu rigoler. Du coup, après on voulait que ça rigole moins... Il y a des morceaux, ça ne rigole vraiment pas.

Et vos pseudos, Mau Mau Kadafi, Pablo Loco Escobar et Slim Jim Mussolini, c'est toujours d'actualité ?

M : (rires) C'est toujours d'actualité. En fait, le truc, à la base, c'est : on se prend pas la tête, on sort des disques 10 pouces (25 cm, ndr), on fait pas de Cd, de digital, des conneries comme ça... On choisit des noms dans ce genre là, on joue dans des endroits payants ou gratuits, on s'en fout...

S : On se donne la possibilité de regretter. Tu ne peux pas regretter si tu n'essaies pas. Tout ça n'est pas défini en fait, ça se fait comme ça...

M : Moi je trouve qu'aujourd'hui, si tu as de grands projets, une stratégie, peut-être que ça marche, peut-être que ça ne marche pas. Si tu n'as aucun plan, peut-être que ça marche, peut-être que ça ne marche pas (rires). Donc c'est mieux de n'avoir aucun plan. Tu te prends pas la tête.

K : Oui et, aussi, on a plus vingt ans, on en est plus à faire des plans sur la comète. C'est "tiens, on joue ensemble et on se marre"... Il n'y a pas d'enjeu. On attend rien.

S : Et ça se met en place naturellement ou pas du tout. Les choses ne sont pas forcées. Il y a des maquettes qui sont zappées. Si tu ne trouves pas le truc, tu ne vas pas te forcer. Si ça ne marche pas, tu passes à une autre idée, voilà.

Mais avec des noms de dictateurs comme ça, c'est un groupe démocratique quand même ?

K : Chacun fait ce qu'il veut, c'est pas démocratique (rires). Chacun a son boulot à faire et il s'occupe de ça. Je dis pas à Mau comment chanter. Si ça lui plaît pas, il chante pas et moi si j'aime pas sa voix, je mixe pas...

M : C'est des gens drôles en général les dictateurs... Des gens pleins de vie (rires). Eux ils ont utilisé des gens, nous on utilise leurs noms.

Vous sortez un maxi. Combien de titres ?
Vous le sortez sur votre propre label ?

K: Il y aura trois titres et oui, il sort sur notre label, si tu veux (rires)... Sur notre structure, on va dire plutôt : The Salvation Army of Motorville. C'est la structure qu'on a créé pour pouvoir faire des concerts, etc. Ce sera distribué par La Baleine. C'est un 25 cm, pas de digital, pas de Cd, que du vinyle...

M: Pas de tee-shirts. Pas de badges, pas de manifeste, pas de sacs, tu sais les sacs bio... (rires) Ca s'appelle comment ces sacs qu'on voit partout, là ?

Vous avez tous plus ou moins l'expérience de l'auto production ou de la création de labels. C'est plus facile maintenant, avec internet, de se produire tout seul qu'il y a vingt ou trente ans ?

K: Ouais...

M: Ca dépend qui paie la promo...

K: Ca coûte plus cher aujourd'hui. C'est sûr que faire un truc tout seul, le mettre sur internet pour que personne ne l'écoute, c'est facile (rires). Mais ça sert à rien. Avant ça coûtait moins cher. Quand j'ai fait Bondage (label de Berurier Noirs, de Ludwig Von 88..., ndr), ça nous coûtait pas dix mille euros pour faire un disque. On faisait de la promo avec des fanzines qui se déplaçaient pour recevoir les disques, on ne faisait pas d'envoi. Maintenant tu fais plus d'envois de promo que tu ne vends de disques. Pour mon deuxième album, j'étais chez Yellow et EastWest, ils ont fait des tee-shirts promos et bien sûr, ils en ont fait trois mille... Mais tu vas pas envoyer trois mille tee-shirts promos... Donc chez moi, j'ai deux mille tee-shirts avec marqué "Kill Your Darlings". Ils sont pas beaux, ça me prend le chou, je sais pas quoi en foutre (rires)...

Et maintenant que tout le monde fait de la musique, avec internet, t'es un peu noyé dans la masse...

K: Oui, mais tout le monde fait de la musique un peu pareille aussi. Aujourd'hui, tout est "bien" : t'as des groupes punks "d'enfer", t'as des groupes de reggae "d'enfer", qu'ils soient français, japonais ou espagnols, c'est "vachement bien", des trucs dance "d'enfer" mais t'as pas un truc porteur. Il y a quinze, vingt ans, la techno, le hip-hop, ou le punk, avant, c'était des mouvements importants. Quand t'écoutes ça c'était glorifiant et ça te permettait de dire : "le reste j'en ai rien à foutre, ce qui est bien, c'est ça". Aujourd'hui maintenant, tout est "bien". Tu lis certains magazines, tu te dis, je comprends pas... Tu fais pas un truc sur Eminem, les Sex Pistols et les Spice Girls. Dans le même canard, il y aura ça ou Lady Gaga, j'en sais rien. Je vais pas les nommer, mais il y a des canards qui se disent super pointus et, effectivement, dedans t'auras Lady Gaga et Julien Doré. Tout le monde aime tout. C'est pas dangereux, c'est pas kiffant. Je pense que si quelqu'un trouvait un truc dangereux aujourd'hui, il s'en sortirait les doigts dans le nez. C'est pas qu'un style musical, c'est aussi une façon de se présenter, de ne pas avoir besoin de cent mille likes avant de sortir un disque...

C'est une sorte de nivellement...

K: Oui, et ce qui est bien aujourd'hui, c'est d'être célèbre. Donc il faut être célèbre avant de faire de la musique, ce qui pose un problème, parce qu'en général t'es célèbre parce que tu fais de la musique... Maintenant quand t'as rendez-vous dans une maison de disque, le mec, il est sur son ordinateur, il va sur ta page facebook et il regarde combien t'as d'amis. Alors que c'est son boulot, que t'aies des millions d'amis, C'est pas ton boulot à toi.



Pour parler d'autre chose, j'ai recherché un peu les articles qui parlaient de vous sur internet et souvent c'est toujours les mêmes comparaisons qui reviennent : Tricky, Massive Attack et cie alors que votre musique me fait plus penser à Suicide ou à Andrew Weatherhall personnellement.

C'est une sorte de malédiction ? La malédiction du trip-hop ? Ca vous poursuivra toute votre vie ?

M: C'est vraiment des feignasses (rires). Je peux faire n'importe quel projet, n'importe quel style de musique, les gens me disent : "Ah, ça c'est comme Massive Attack", "Ah, ça c'est comme Tricky". Chaque projet que j'ai fait, parce que j'ai commencé avec du "trip-hop" (avec Earhling, ndr), les gens n'arrivent pas à penser autrement. C'est fou. C'est même pas des feignasses, c'est juste tellement ancré, comme ça, qu'ils ne peuvent pas penser autrement.

K: Pour les derniers disques que j'ai fait en tant que Kid Loco, j'en avais ras le bol d'être dans les bacs et rayons dance à côté de David Guetta. J'ai dit, "mais non, mettez-moi dans le rock indé, c'est plus proche de ce que je fais". Et on m'a dit "non, c'est pas possible, t'es connu pour le trip-hop, trip-hop c'est dans la musique électronique, la musique électronique c'est à côté de David Guetta" et voilà (rires). Alors que je suis sûr que je vendrais plus en étant dans un autre rayon vu ce que j'ai fait sur mes derniers disques. Mais non, c'est impossible. C'est con, j'aurais même pu être encore dans le bac de punk français...

M: Dans le même genre, j'ai fait un disque pour un label qui est connu pour faire de la dance music, mais moi je fais pas un disque dance, je fais un disque rock/pop. Mais ils ont envoyé tous les exemplaires promos à Mixmag, Ministry of Sound et ce genre de truc, c'est n'importe quoi. Ils ne réfléchissent pas.

K: Les maisons de disques, c'est vrai que c'est un des rares secteurs où il y a autant d'incompétents qui sont en poste. Dans n'importe quelle autre boîte, ils auraient déjà mis la clé sous la porte. Une épicerie ou un supermarché avec que des bras cassés comme il y en a dans beaucoup de maisons de disques, ça ne marche pas. Les mecs ils sont pas là, ils sont en train de déjeuner (rires), ils sont en train de fabriquer des tee-shirts...

S: Des sacs (rires).

K: J'ai un souvenir comme ça, il y a des années : j'avais signé un deal d'édition chez EMI et on avait rendez-vous, c'était en 90 je crois. On avait déjà reçu notre album, il était mixé, on avait fait faire des remixes par un anglais. On fait écouter ça au mec de chez EMI France. Sur son bureau, il n'y avait pas un disque. Il avait que des réductions de formules 1, plein de VHS de formules 1, il avait un écran télé gigantesque, des posters de formule 1, il met le disque, il avait une chaîne quand même, et il fait "ah ouais, ce mix il est super anglais" (rires). Là ça fait peur. Le mec il avait juste 55, 60 ans, ça faisait quarante ans qu'il bossait là, ils pouvaient pas le virer, voilà...

Comme je sais que d'habitude vous êtes super balaises en invention de noms de styles musicaux, Motorville, ce serait quoi ?

K: Aucune idée.

S: Euh, garage flûte ? (rires)

K: C'est difficile à chaque fois de mettre un nom sur ce que tu fais. Comme on le disait tout à l'heure, on serait en 1977, on dirait du punk, quoi. Aujourd'hui, on va être obligé d'employer cinquante adjectifs qui font référence à autre chose. Genre fusion... Avant c'était grossier de dire fusion, c'était l'horreur, maintenant, quand t'es obligé de te définir, c'est "électro machin psyché...". Et en général ce sont pas les artistes qui les inventent, ces termes, ce sont d'autres qui le font à leur place.

Avec tous les morceaux qui sont déjà prêts, vous pensez faire un album ou vous vivez le truc au jour le jour ?

K: Au jour le jour, voilà (rires)...

M: C'est pas vraiment le but. Pour moi, le but n'est pas de vendre.

S: Après, c'est plus une question de faire exister le projet...

M: Non, même pas (rires). On s'éclate à aller en studio, faire des trucs...

Et en plus vous avez déjà toutes les supers vidéos que fait Jean-Yves sur YouTube...

K: Oui, ça existe déjà d'une certaine façon grâce à ça. Après, le disque on verra ce que ça donne. Un album on en a un de prêt, mixé, quasiment, mais on continue à faire des titres et le jour où il faudra se poser la question, on se posera la question. Voyons déjà ce qui arrive avec ce disque là. Est-ce qu'on fera un deuxième 25 cm ? Après, le vinyle, ce qui est chiant c'est que ça coûte un bras. Pour faire 500 maxis qu'on va vendre une misère, on pourrait faire 1500 Cds qu'on vendrait deux fois plus chers...

Sinon, des dates prévues ?

K: On joue en décembre à Tours dans un festival de soutien pour un festival...

M: Un festival pour quoi ? (rires)

K: C'est un festival gratuit à Tours qui s'appelle "Le vert vous va si bien", qui a lieu l'été, et comme il a plu, cette année, ils ont eu des soucis et ont demandé aux artistes qui y ont joué s'ils pouvaient donner un coup de main. Comme j'ai mixé là bas, on va y jouer le 7 décembre.

www.youtube.com/user/MOTOVILLIAN

COLLECTIF INÉDIT EMMENÉ PAR MAGIC MALIK, "TRANZ DENIED" RÉUNIT DES FIGURES AUSSI DIFFÉRENTES QUE DJ OIL, GILBERT NOUNO ET LE BATTEUR HUBERT MOTTEAU AUTOUR DES RYTHMES ÉLECTRONIQUES. C'EST UN GAGE D'OUVERTURE VERS UN PUBLIC PLUS LARGE. À CETTE OCCASION, LE JAZZMAN ÉVOQUE L'HISTOIRE DU PROJET, L'INCIDENCE DES RYTHMES DIGITAUX SUR LA CRÉATION MUSICALE ET LE MÉTISSAGE CULTUREL AMBIANT.



MAGIC MALIK



**“ Les musiques
électroniques ont
une incidence sur
la création ”**



Quelle est l'histoire de l'album "Tranz Denied" ?

C'est la première fois que je m'investis dans un dispositif lié aux musiques électroniques. Je voulais travailler sous forme de collectif et exposer de manière frontale des rythmes tels que l'électro, la house, la jungle. Ces musiques font partie de notre quotidien et ont une incidence évidente sur la création. Dans le prolongement je fais référence à la Jamaïque et au dub, tout du moins dans l'esprit. La technologie est une réalité dans notre quotidien. C'est le cas aussi en musique.

Comment se sont déroulées les sessions en studio ?

De la manière la plus simple qui soit. Nous avons privilégié la spontanéité afin d'obtenir un rendu naturel. Nous nous sommes installés avec les instruments numériques, analogiques ou acoustiques et avons composé le tout. Le résultat obtenu sur disque se rapproche fidèlement de nos activités en studio. C'est une volonté délibérée.

Le choix des invités n'est pas anodin, à commencer par Dj Oil...

C'est quelqu'un que j'apprécie pour sa culture et son vécu. Il travaille les laptops mais sa fibre est avant tout hip-hop et jazz. Il suffit d'écouter ses récents travaux ou enregistrements plus anciens avec les Troublemakers. Cet héritage se ressent tout particulièrement dans la manière dont il utilise les machines. Le tempo est groove et syncopé et rappelle surtout le travail d'un Dj derrière ses platines.

Gilbert Nouno vient, quant à lui, d'un tout autre univers...

Effectivement, il intervient à l'institut de Recherche et Coordination Acoustique/Musique (IRCAM) implanté au musée Beaubourg (Magic Malik et Gilbert Nouno ont séjourné, en 2011, à la Villa Médicis de Rome, ndlr). Son parcours est différent de Oil mais les approches sont complémentaires. C'est d'ailleurs ce qui m'a plu, réunir ces deux personnalités. Provoquer une rencontre, laisser agir avant de glaner le meilleur des musiques. À noter la participation de Hubert Motteau à la batterie.

"North" n'évoque-t-il pas cette alchimie ?

Oui c'est une pièce particulièrement forte. On sent bien la contribution des invités. Ils instaurent un climat dense, lyrique. Mais d'autres pages se détachent distinctement. Je pense à "Shibuya Memories" et à son ambiance asiatique.

Pourtant c'est chanté en yaourt (rires). En fait les titres sont éclectiques mais avec une unité, une ligne directrice.

"Montreuil Market" le titre d'ouverture ne dévoile-t-il pas une société multiculturelle ?

C'est affaire de climats. C'est vrai que le titre est particulièrement riant, urbain et exprime une diversité de cultures. Pour le métissage je pense que c'est tout d'abord lié à nos vécus respectifs. C'est un croisement entre nos êtres profonds et le lien social cultivé. Je l'exprime physiquement au travers de la musique. C'est comme une transpiration ressentie qui exhalerait toutes les influences, musicales et autres.

Vous êtes reconnu avec votre orchestre mais aussi grâce à une myriade de collaborations avec des gens aussi différents que St Germain ou Camille. Ce projet est donc une pierre de plus à votre édifice ?

Oui et non. Certains des musiciens avec lesquels je collabore se connaissent naturellement mais cela reste leur création. Ici j'ai désiré mêler les musiques dites savantes et orales. Je sais que les préjugés existent au sein de ces deux courants musicaux. Notamment chez les interprètes classiques qui ont parfois du mal à saisir qu'une simple ligne de basse peut être belle et se suffire à elle-même. Un peu comme un battement du cœur. C'est une volonté liée à mon parcours, d'abord au conservatoire de Marseille où je me suis formé à la flûte traversière. Puis au sein des différents groupes auxquels j'ai participé dont Malka Family et Human Spirit.

À ce titre peut-on parler d'une nouvelle génération de musiciens, décomplexés face aux étiquettes culturelles ?

Peut être qu'il y a une génération. C'est vrai pour certains que je côtoie. Après il ne faut pas non plus tomber dans le piège de l'appellation au risque de créer inmanquablement un étiquetage supplémentaire.

Le Magic Malik Orchestra est-il d'actualité ?

Le prochain album est en cours d'écriture donc ce n'est pas évident d'en parler. Ce que je peux dire, c'est qu'après les enregistrements passés, je souhaite revenir à une musique plus physique, dansante. Cet album sortirait l'an prochain.

NECRO

“ Le rap actuel est dilué, fait pour les radios. Il n'est plus sale. Ma merde est sale. ”



AUSSI DOUÉ POUR ÉCRIRE DES RIMES QUE POUR PRODUIRE DES BEATS, NECRO EST UN NEW-YORKAIS SANS CONCESSION, PUANT L'INDÉPENDANCE. NOUS AVONS RÉUSSI À NOUS ENTREtenir AVEC LUI SANS QU'IL N'USE, POUR UNE FOIS, DE PROVOCATION À OUTRANCE. SON NOUVEL ALBUM, "THE GODFATHERS", EN DUO AVEC LE VÉTÉRAN KOOL G RAP (PREMIER DISQUE EN 1986), SORT ÉVIDEMMENT SUR SON LABEL PSYCHO+LOGICAL-RECORDS. EST-CE CELUI DE LA MATURITÉ ? PAS SUR. CE QUI EST PAR CONTRE CERTAIN, C'EST QUE L'UNION DE L'INVENTEUR DU STREET GANGSTA RAP ET DU DEATH RAP A, SUR LE PAPIER, TOUT POUR ÊTRE HARDCORE.

Peux-tu te présenter brièvement sans utiliser les mots pute, porno, rap, hip-hop ou beatmaker ?

Mon nom est Necro, je suis un véritable artiste. J'ai consacré ma vie à l'art et je ne le trahis pas pour de l'argent. Pas que je n'aime pas l'argent, nous en avons besoin, mais mon art vient du cœur et je ne mélange pas les deux. On peut donc dire que je suis un vrai artiste torturé.

Tu as produit tous les titres de "The Godfathers". Préfères-tu créer des beats ou rapper ?

J'aime les deux, j'aime rechercher des samples et des batteries, puis faire une tonne de beats, écrire et de créer quelque chose de vraiment spécial. C'est un processus d'ensemble pour parvenir à une création musicale de Necro. Je ne peux pas choisir l'un ou l'autre. Ce sont toutes deux des activités extrêmement importantes pour moi.

Dans tes productions, quelle est la proportion de samples et de machines ? Peux-tu nous en dire plus sur ton processus créatif en studio ?

Je sample principalement car j'aime ce style. Peut-être que 25 % de mes beats viennent des choses que je joue, que ce soit avec des vrais instruments ou à partir d'un échantillon. Tous les sons sont organiques. Je ne pars pas forcément dans une direction particulière, tout se fait au hasard, au feeling. J'ai utilisé l'ASR 10 pendant des années, mais ensuite j'ai découvert que je pouvais manipuler beaucoup plus de samples avec Pro-Tools, donc c'est ce que j'utilise maintenant.

Comment as-tu rencontré Kool G Rap ?

J'ai rencontré Kool G Rap par un gars nommé Domingo, qui est un producteur très talentueux de l'est de NYC. Il nous a réunis dans le Queens, nous avons bu de l'alcool et parlé de la rue et du hip-hop; Ça a collé. Il y avait une vraie connexion, il a aimé mon style et j'ai été très respectueux envers lui. C'était le bon moment pour le rencontrer. Peut-être que plus tôt j'aurais agi de manière immature et qu'il ne m'aurait pas senti.

C'est une légende depuis les débuts du hip-hop mais il est sous estimé et peu présent dans les médias. Qu'est-ce que tu en penses ?

En effet, c'est une honte. Les médias aux Usa ne s'intéressent qu'à la dernière mode. A l'inverse du rock, ils ne respectent pas leurs légendes comme ils le devraient.

Que penses-tu du hip-hop en ce moment ? Est-ce que le projet "The Godfathers" est une réaction au rap actuel ?

Je ne fais pas de musique en fonction de ce qui se passe en ce moment. Je lance des tendances quand je fais de la musique, je ne les suis pas. Je n'aime pas vraiment le hip-hop actuel. Le hip-hop était bien meilleur avant, à mon avis. Les nouveaux trucs ne peuvent pas tenir la comparaison. Mais "The Godfathers" est aussi bien que n'importe quel vieux truc, pour la simple et bonne raison que mon style de hip-hop est vraiment hardcore et brutal, que je sample et rappe de manière complexe. Donc c'est dans la même veine que le meilleur hip-hop qui ait été produit. Le rap actuel est dilué, fait pour les radios. Il n'est plus sale. Ma merde est sale.

Est-ce qu'on peut dire que, depuis ton premier album, ta musique est une espèce de parodie hardcore de la vie ?

Certains morceaux peuvent être parodiques mais d'autres sont juste clairement du death rap. La brutale réalité de la mort exprimée techniquement, lyriquement, sur des beats sataniques.

Pourquoi tu qualifies ta musique de death rap, justement ?

Death rap c'est quand je rappe à propos de meurtres et d'assassinats, de sujets très très sombres, dans des couplets techniquement compliqués, sur des beats east coast méchamment obscurs. C'est ce que j'appelle death rap.

Les Français ne comprennent pas forcément toujours les lyrics des rappeurs US. Comment tu résumerai en quelques mots le concept et le thème de "The Godfathers" ?

Le nom "The Godfathers", c'était pour illustrer le fait que Kool G Rap et moi-même sommes les parrains de nos styles respectifs. Moi avec le death rap et lui avec le gangsta rap/mafia rap. Les sujets abordés sur l'album vont de la mafia au western, du death rap au proxénétisme, essentiellement ce genre de thèmes...

Est-ce que tu fais du freestyle ? Lors de ta dernière apparition dans le show radio de Tony Touch, tu as été critiqué parce que tu rappais des textes écrits sur ton téléphone portable...

Pour moi, le mot freestyle a deux significations : rapper au sommet et envoyer un couplet qui n'a jamais figuré sur un morceau. Pour Tony Touch, j'ai d'abord rappé un couplet d'un de mes morceaux et ensuite un nouveau que j'avais écrit exprès pour l'occasion. Je ne voulais pas merder et je n'avais pas de temps de préparation, alors j'ai mis le couplet sur mon téléphone, pourquoi ce serait un problème ? Quand je sors les disques que je fais en studio, je lis mes lyrics sur mon téléphone ou sur un bout de papier. Sur tous les classiques du hip-hop, les artistes lisaient leurs lyrics, pourquoi ce serait un problème de faire ça dans une émission de radio ? Il faut garder en tête que je ne peux pas refaire une prise, donc tu me vois envoyer des rimes que j'ai écrites deux jours plus tôt, en live, pour la première fois en une prise, sans punch ins (technique consistant à réenregistrer une partie d'un couplet en cas d'erreur en studio, ndlr) ou hypeman (rappeur faisant les backs, ndlr). C'est une facette différente du game. Certaines personnes se concentrent uniquement sur ça mais ne sont pas capables d'écrire un morceau. Le fait est que je suis incroyable sur scène avec un hypeman, que je peux enregistrer des morceaux ou des albums qui seront des classiques, et par-dessus ça cartonner live en radio et tout exploser. Je pense que je fais plus que ne feront jamais la plupart des rappeurs. Les gens qui savent la dessus peuvent me sucer la bite. La plupart des fans de Tony Touch n'ont jamais entendu parler de Necro, donc peu importe ce que j'ai envoyé du moment que c'était bon. Est-ce que j'ai été extraordinaire ? Je ne pense pas. Est-ce que j'ai été bon ? Oui, compte tenu du fait que depuis quatre mois je suis focalisé sur le mixage de cet album, sur le marketing, sur son financement, etc. Le live en radio n'est pas le genre de truc dans lequel je serai capable d'être parfait un jour, mais en dehors de ça, ma personnalité et mon aura auront toujours plus de saveur que 99% de tous les rappeurs réunis.

Le rap et le métal c'est cool, mais est-ce que t'écoutes d'autres styles de musique ? Dubstep, Salsa ? Techno ?

J'écoute de la soul, du rock, du jazz. Trois formes d'art qui défoncent les trois que tu as mentionné.

Quel est ton top 5 lyricists et beatmakers ?

Je dirais : moi, Kool G Rap, Prodigy, Rakim, Nas. Et pour les beats : moi, Havoc, Dre, Premo, Marley Marl.

Tu dis que tu auras toujours des ennemis et que tu n'as pas de problème avec la confrontation. Qui sont tes nouveaux ennemis ce mois-ci ?

Pas de nouveaux ennemis ce mois-ci, mais j'ai des histoires qui traînent avec quelques personnes, ils savent qui ils sont et ils ont peur de moi, ils m'éviteront aussi longtemps que possible, jusqu'à ce que je les rattrape. J'aurai toujours des ennemis parce que je suis un vrai mec et que je dis ce que je pense. Je n'ai pas de problème avec la confrontation parce que j'ai grandi avec au quotidien dans mon quartier. Ça m'a modelé.

L'argent dirige le monde, tout le monde, ou à peu près, est corrompu, est-ce que tu penses qu'une autre voie est possible ?

Eh bien, j'aime l'argent et j'en veux beaucoup, mais je n'ai jamais fait de musique pour ça. Je fais toujours de la musique qui vient du cœur. La musique que je produis n'est pas la plus adaptée pour faire de l'argent. Je pourrais m'arrêter de sampler ou d'écrire des lyrics durs, m'adoucir, mais ça ne m'excite pas vraiment. J'aime ce style musical, pour moi l'argent et la musique sont deux choses séparées.

Dans une interview tu as dit que tu t'étais mis à la cuisine. Tu penses que la cuisine est également une forme d'art ? Quelle est ta recette préférée ?

La cuisine est très importante, oui, c'est comme de l'art, si tu fais ça bien ça peut être extraordinaire. Mais si tu fais ça mal, ce sera mauvais. Quand un chef, dans un hibachi (sorte de barbecue japonais, ndlr), cuisine, lance ses couteaux en l'air et toutes ces conneries, pour moi c'est de l'art. C'est mon endroit favori pour manger, le hibachi. Ma meilleure expérience culinaire.

T'es toujours pas mort avec toutes les putes que t'as fréquentées ?

Je pratique toujours le safe sex.

Quelle est ton activité préférée : produire des vidéos pornos ou des albums de rap ?

Je pense que baiser serait mon activité favorite mais j'aime quasiment autant produire de la musique. Les deux ont un effet orgasmique.

Quand est-ce que tu viens au Hellfest boire un verre de Muscadet ?

Hahahahaha, je ne pense pas que Necro fasse bon ménage avec une bande de métalleux. J'ai essayé plusieurs fois et ce n'était pas de très bonnes expériences. Quelquefois c'est allé et d'autres fois j'ai fini par me battre avec la foule.

La vie n'est pas ennuyeuse quand rien ne t'impressionne plus ?

Je suis impressionné en permanence. Peut-être plus par le hip-hop, mais par des tonnes d'autres trucs et je suis vraiment impressionné par ce que Kool G Rap et moi-même avons créé avec « The Godfathers ». Cet album est impressionnant !

Donc tu vas faire plein d'argent avec. Quelle sera ta prochaine thérapie ? Une idée pour Noël ?

Rien de sûr, mais j'aimerais passer du temps avec une charmante dame. Rien de mieux qu'une femme pour partager ses vacances, tu vois ce que je veux dire ?



RA SHAD



DJ RASHAD EST, AVEC SON COMPÈRE DJ SPINN ET LES AUTRES MEMBRES DE SON CREW, TEKLIFE, LE PLUS FAMEUX REPRÉSENTANT DE LA SCÈNE FOOTWORK. ALORS QUE CE DÉRIVÉ DE LA GHETTO HOUSE EST PLUS QUE JAMAIS CITÉ COMME UNE INFLUENCE PAR DES PRODUCTEURS HIP-HOP ET ÉLECTRO DU MONDE ENTIER, LE BOSS DU LABEL LIT CITY TRAX A SORTI CET AUTOMNE SON NOUVEL ALBUM, "DOUBLE CUP", CHEZ LES ANGLAIS D'HYPERDUB. QUATORZE TITRES QUI CONFIRMENT QUE LE SON DES BAS FONDS DE CHICAGO A TOUT POUR CONQUÉRIR LES DANCEFLOOR DU MONDE ENTIER.

Pour commencer, peux-tu nous faire un rapide historique et nous éclairer sur les différents termes utilisés pour décrire la musique de Chicago issue de la house : ghetto house, juke, footwork ?

Il y a tellement de gens qui ont participé à l'évolution de cette musique... Je vais essayer de faire un rapide résumé. La house music doit son nom aux clubs de Chicago situés dans des entrepôts (warehouse, ndlr) à la fin des années 70. Frankie Knuckles, Dj, producteur et remixeur qui jouait essentiellement dans des soirées gay et huppées, a popularisé cette musique combinant disco et rythm'n'blues dans les années 80. C'était une musique basée généralement sur la danse, caractérisée par des beats 4/4 répétitifs, des charleys à contre temps et des lignes de basse synthétiques. Le Dj et producteur Jesse Saunders l'a fait entrer dans les quartiers et a utilisé ses platines pour améliorer certains passages de morceaux en les répétant en boucles, en se concentrant sur des parties qui étaient dépouillées pour ne garder que la rythmique et la basse. La ghetto music qui est sortie des taudis de Chicago, Southside et Westside, est plus dure, à l'image du lieu et de la communauté. Les morceaux étaient basés sur des samples en boucle avec des vocaux scandés en argot sur des lignes de basse 4/4 et des patterns de beats simples, habituellement à 140 bpm. La musique sortait sur des labels de house locaux. Le juke et le footwork sont issus de la ghetto house. C'est de la musique de danse extrêmement rapide et suggestive. Le footwork a été développé par les adolescents de la communauté lors de leur fêtes de lycée et a évolué grâce aux battles.

Le footwork est de la dance music au sens littéral du terme. Comment es-tu passé de la danse au Djing puis à la production ?

Ca a commencé comme un hobby, juste un truc que j'aimais. J'étais au collège (sixth grade, l'équivalent de la sixième en France, ndlr) quand j'ai commencé à entendre cette musique. On allait à des soirées, à des battles avec d'autres groupes juste pour s'amuser et se la raconter un peu. C'était assez cool, mais j'étais plus intéressé par la musique et avec le temps, je me suis dirigé vers cette voie là plutôt que de danser. J'ai fait partie d'un groupe entre dix et quatorze ans : je jouais de la batterie, donc ça vient peut-être de là. "Percolator" de Cajmere est sorti et a tout changé. Ca m'a vraiment donné envie de produire.

Pourquoi le Djing, le scratch, les cuts, sont aussi importants dans la scène footwork, comparé à la plupart des autres styles de musique électronique ? Ca a un lien avec la culture des battles ?

Le footwork est basé sur une musique minimale et décalée. Les danseurs doivent faire preuve de créativité pour la suivre s'ils veulent participer aux battles.

Tu joues essentiellement du vinyle ou tu utilises un système digital ?

J'utilise le Serato.

Quel est ton Dj préféré, celui qui t'as donné envie de te mettre aux platines ?

Dj Deon et Dj Milton.

"Double Cup", ton nouvel album, est plus soul et doux que la grande majorité des tracks footwork. Est-ce que tu voulais montrer une autre facette de ta musique ?

"Double Cup" n'est pas un album Teklife typique. Je suis allé dans le sens inverse des trucs hyper agressifs que nous produisons habituellement. Je penche plus vers d'autres genres musicaux que j'aime : jungle, acid house. L'idée de "Double Cup" était de collaborer avec le plus de monde possible : Teklife et tous mes amis, toutes les personnes disponibles... Je pense que les collaborations jouent un grand rôle et sont des expériences enrichissantes.

Comment as-tu rencontré les gens de chez Hyperdub ?

J'ai rencontré Kode 9 pour la première fois en 2011, je dirais. J'étais déjà un grand fan avant, bien sûr. J'ai fait quelques shows et je lui ai envoyé des tracks au fil des mois... Nous avons fait un show radio ensemble. C'est arrivé comme ça. Je leur ai envoyé des tracks, ils ont aimé ce qu'ils ont entendu et m'ont contacté.

Le footwork a influencé beaucoup d'artistes européens, spécialement en Angleterre. Est-ce qu'en retour tu te sens influencé par les genres musicaux locaux passés et présents (grime, dubstep, jungle, UK garage...)?

La musique anglaise en général, et pas uniquement le dubstep, m'a influencée dans ma façon de produire : Uk funky, grime... Et bien sûr la jungle, la drum & bass, tous les styles que j'ai pu entendre là bas sont définitivement ancrés dans ce que nous faisons. La créativité vient de partout. Je m'intéresse à toutes les musiques qui sonnent bien. J'apprécie leur style.

Tu tournes beaucoup en dehors de Chicago maintenant. Est-ce étrange de jouer ta musique en dehors de son environnement naturel ? Comment est-ce que le public européen, les danseurs, réagissent ?

Je ne ressens que de l'amour de la part du public. Quelque fois je joue devant une foule de gens qui ne dansent pas ou qui ont juste commencé le footworking. J'essaye de les mettre à l'aise. Je veux juste que chacun passe un bon moment...

Depuis quelques années, beaucoup de mouvement locaux et underground comme le footwork à Chicago, le dubstep à Londres ou la ghetto tech à Détroit explosent dans le monde entier. Est-ce que c'est une surprise pour toi ?

C'est une bonne surprise et j'en suis reconnaissant.

Est-ce que tu penses que cela aurait pu avoir lieu il y a vingt ans, sans internet ?

Grâce à internet, des gens créatifs avec des idées similaires sont en mesure d'être réunis quelque soit leur localisation géographique. Internet a offert à tout le monde la possibilité d'être créatif et a rendu la communication globale. Ça m'a permis de réaliser que nous avons plus de similarités que de différences. C'est une bonne chose.

Tu diriges ton propre label, Lit City Trax.

Est-ce que tu comptes produire essentiellement des artistes de Chicago ou est-ce que tu comptes étendre ton champs d'action ?

J'aime la musique, donc je suis prêt à explorer toutes les possibilités et les collaborations envisageables.

J'ai entendu dire que tu allais collaborer avec Chance The Rapper. Est-ce que tu penses que ta musique, avec sa complexité rythmique, est compatible avec des MC's?

Oui. La preuve, il a incorporé certains de nos sons dans sa musique...

C'est juste une expérience isolée ou est-ce que tu aimerais la réitérer ? Et avec quels rappeurs?

Danny Brown, Juicy J, et Freddie Gibbs.

Quels sont tes prochains projets (en solo ou avec Teklife) ?

Dj Spinn sur Hyperdub

Rashad !



Mothe@f©king Air ...

RARE WAX SPECIALE JERK



Lord Funk vient de lancer depuis le jeudi 28 novembre 2013 au Petit Bain (75013) un after work orienté jerk music appelé : "Jerk Rive Gauche, Mélodie en Surface" qui aura lieu tous les quinze jours. Free entrance.



LORD FUNK A FAIT SES ARMES À PARIS, EN OUVRANT LE DISQUAIRE U.S.A MUSIC AU DEBUT DES ANNEES 90. EN PARALLELE IL ANIME "L'ARCHIPEL DU FUNK" SUR 96,7 TRANSAT FM. CINQ ANS APRÈS, A NEW-YORK, ALDO ET LUI PRENNENT LA DIRECTION DE A-1 RECORDS QUI FUT PENDANT UN TEMPS LE FIEF DU FUNK ET DES DISQUES EUROPEENS A SAMPLES POUR LES PLUS GRANDS PRODUCTEURS ELECTRO ET HIP-HOP AMÉRICAINS OU DE PASSAGE. DJ À L'ORIGINE DE COMPILATIONS RARE GROOVE, DISTRIBUTEUR DU LABEL DESCO, PRODUCTEUR ET PILIER MUSICAL DE KOURTRAJME, LORD FUNK EST UN MELOMANE AVERTI QUI ENCHAINE DESORMAIS LES PROJETS SUR DENOTE RECORDS ET BEARFUNK. IL NOUS EXPLIQUE ICI CE QU'EST LE JERK, AVANT DE NOUS PRESENTER CINQ DISQUES ISSUS DE SA COLLECTION REPRÉSENTATIFS DE CE STYLE MUSICAL.

Le jerk ne doit pas être confondu avec la récente danse tendance du même nom venu de Los Angeles et influencé par les street dances hip-hop. En effet après des danses comme le shake, le madison, hully gully ou le surf courant sur les années 60, une nouvelle danse appelée le jerk prend forme en 1964. Musicalement, le style bâtarde est identifiable par un nouveau motif rythmique syncopé. Le jerk est un savant mélange d'arrangements et de rythmiques rythm'n'blues, de beat bass très pop accompagnés d'orgues endiablés, parfois à la limite de la saturation. Cette musique à prédominance instrumentale mélange aussi bien la musique noire que blanche. C'est le début des expérimentations sonores flirtant avec la musique latine, influencées par le cha cha cha, qui culmina avec le boogaloo et la vague des musiques psychédéliques. Les orgues, les bruitages, les guitares fuzz, le jazz sont autant d'influences pour le jerk et ses voix souvent féminines produisant des chœurs façon cuivre.

Delphine (Musique de Film).
Roland Vincent / LSD Partie
Label : Barclay (BLY 71 330)

7inch quatre titres avec le morceau phare pop psychédélique qui a été composé par Roland Vincent dans une cave de Courbevoie. À l'époque, lorsqu'il écrivait des musiques de films, il était souvent sollicité pour un titre qui serait synchronisé avec une scène tournée en boîte de nuit. (Cette scène précise fut tournée au Club St Hilaire). Il collabore avec Yvon Rioland, un contrebassiste qui venait de passer à la basse électrique. Une bombe !!! Ce titre est réédité sur la compilation "Orchestral Party Act 1" chez Saint Germain Des prés Records. Il a été samplé par le rappeur Winne sur "Rood".

L'Etrangère (Musique de film).
Romuald / Jerk Poker
Label : Disques AZ EP 1 155

Après avoir représenté Monaco à l'Eurovision en 1964, Romuald Figuier, chanteur et auteur français, sort son dixième Ep. Un trois titres avec deux instrumentaux. "Jerk Poker" est un morceau endiablé, influencé par les grandes œuvres de Jimmy Smith. Musique composée et arrangée par Jacques Denjean et Jacques Chaumelle. Un titre strictement dancefloor, spécialement créé pour une scène du film "L'Etrangère" de l'Italien Sergio Gobbi, avec Marie France Boyer et Pierre Vanneck.

Les Novices (Musiques de Film).
François De Roubaix / Just Be Cool
Label : Barclay (BLY 71 455)

François de Roubaix est un compositeur et directeur musical de films français avec plus de 70 B.O de film à son actif. On lui doit notamment "Dernier Domicile Connue", "Les Lèvres Rouges", "L'homme Orchestre". Un véritable fournisseur de samples. "Just Be Cool" chanté par les Fire Exit est un track pop avec un break à la sauce Soul Makossa et des cuivres qui crachent le feu. Ce Ep 4 titres dirigé, musicalement par Tony Rallo, contient aussi un track avec Nancy Holloway et un autre avec B.B. Ce film de Guy Casaril est une comédie des années 1970 qui retrace la rencontre d'une nonne et d'une respectueuse (fille de joie-nldr) interprétée par Brigitte Bardot et Annie Girardot, avec Jean Carmet.

De Gafferri / Sado Maso
Label : Germinal (GE 45.025)

Sorti sur un Label principalement pop, ce disque orchestré et arrangé par Robert Jais est composé d'une grosse batterie, d'une basse bien ronde et lourde, d'un riff de guitare lui procurant un côté bien funky. Le tout agrémenté de cuivres bien trempés et d'un orgue qui, lui, donne un côté psychédélique à ce super duo érotique façon Gainsbourg & Birkin. De Gafferri et Nathalie nous offrent en sus comme vidéo clip un moment sexuel particulièrement maso où celui-ci se retrouve fouetté par des jeunes filles vêtues de cuissardes en vinyle.

Sydney Dale / The Syndicate
Label : Kpm Records Ltd (KPM 1017)

Sydney, qui créa le label d'illustrations sonores Amphonic Music, est un pianiste, arrangeur et compositeur hors paire de sound library, musique principalement utilisée pour la télé, radio et ou le cinéma. Il marie le jazz, le classique, le funk, l'easy listening, dans la lignée de Lallo Schiffrin, donnant ainsi naissance à une musique d'une rare justesse, dynamique, mélodique parfumée à l'Aston Martin et au Martini dry. L'univers des films de James Bond en somme. Ce Lp regorge de titres énormes tels que "Danger Musicians at Work". Pour infos la Kpm séries 1000 est celle des années 60.

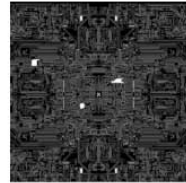


V.A. / Dutty Artz: 6 Years Deep (4 x Ep)

Dutty Artz fête six ans de brassages musicaux entre tradition et beats urbains du monde entier. Pour l'occasion, quatre Ep's explorent de manière géographique les territoires de prédilection du label new-yorkais fondé par Dj/Rupture et Matt Shadetek. Le premier, "What Edward Said", est consacré à la musique orientale et au Maghreb, entre artistes locaux (les marocains d'Imanaren, les égyptiens Amr 7a7a, Alaa Fifty Cent, et Sadat El Alaamy) et occidentaux (Filastine, les américains d'adoption Ushka & Brooklyn Shanti). "Dutty Conquerors", le deuxième, s'attarde sur le hip-hop, le reggae et le dub. Trawma et Robzilla (collaborateur de Matt Shadetek) paient leur tribut à la Jamaïque alors que le disque se clôt sur un des classiques du label, "Broken in Brooklyn" de Jahdan Blakkamoore. Le troisième Ep, "Mas Grave Que Bajo", se présente comme "Pan-Latin American" et explore un large spectre allant de l'Amérique du nord à l'Amérique du sud en passant par les Caraïbes. Uproot Andy s'associe avec le rappeur dominicain Pablo Piddy, Mpeach, Dj Yirvin et Dj Edward présentent leur vision vénézuélienne de la house music, El Ramolon s'occupe de la cumbia alors que Rafi El surprend son monde avec une reprise de Depeche Mode sortie du fin fond des Andes. Le dernier volume, "L'Afrique Est Un Pays" réunit le rappeur nigérian Kev, un tube dancefloor signé Chief Boima (voir notre dossier Afro music clubbing sur le SW n°26), Africa Latina, un projet collectif d'artistes du label et le français de l'étape, Frédéric Galliano pour un track kuduro avec la chanteuse de Luanda, Monica. Une sélection à l'image du label, surprenante, vivante et foncièrement anti-conformiste. (J.V)

Julien Dyne / December (Lp/Digital)

C'est avec grand plaisir que nous avons découvert Julien Dyne et son nouvel album "December", sorti sur le label japonais Wonderful Noise. Cet artiste d'origine néo-zélandaise n'en est pas à son coup d'essai puisque ses précédents albums "Glimpse" et "Pins and Digits" avaient reçu d'excellentes critiques ainsi qu'une place dans le top 100 de Gilles Peterson et Benji B.



Artiste aux multiples talents, batteur, Dj, producteur et artiste visuel, il entoure ses productions d'un savant mélange de genres et il en devient difficile de le cantonner à un style. "December" est un album abouti qui ravira aussi bien les fans de beats hip-hop que d'indie-soul ou de mid-tempo. Le titre "Tonight" avec, en featuring, la chanteuse Dalziel, représente très bien cet univers. Une production au beat impeccable et un tant soit peu organique rythmée par un chant soul et précieux. Comme pour ses précédents albums, il s'est entouré de ses acolytes Parks, Mara TK et She's so Rad pour nous offrir des titres enjoués et futuristes. En conclusion, un album passionnant et audible à outrance que tout mélomane pourra apprécier. (Mjlf)

Gesaffelstein / Aleph (Lp/Cd/Digital)

Quand on est attendu depuis presque 4 ans comme le messie par toute une frange de mélomanes en manque de techno primaire, on est en droit de soigner la présentation. Gesaffelstein débarque avec "Aleph", album bombardier à l'artwork hyper soigné. Précédé du premier single "Pursuit", véritable déflagration sonore anxiogène pour dancefloor, l'album nous présente son lot de morceaux obscurs et brutaux qui font la marque de fabrique du français. "Aleph" et "Obsession" font la part belle aux infra basses qui te décollent la plèvre, "Duel" vous matraque les neurotransmetteurs à coup d'EDM, tandis que "Hate Of Glory" emprunte ses rythmiques au bling-bling hip-hop. Mais derrière ce désordre orchestré de mains de maître, derrière cette techno mathématique, cinglante et menaçante, le lyonnais nous propose des productions plus mélodiques, toujours noyées dans l'opacité, mais auréolées d'une sensualité débordante, notamment avec les titres "Nameless" et "Wall of Memories" véritables trips aliénés et fantasmagiques. De son côté "Piece of future" aurait pu servir de bande originale à une fin de soirée abyssale. Quant au morceau "Perfection", il clôture l'album de manière magistrale dans une sorte de mélodrame lessivant toute cette noirceur accumulée à l'écoute de la galette. Malgré quelques longueurs sur les deux avants derniers titres, Gesaffelstein comble complètement nos attentes, avec un album massif, varié, ambitieux et méticuleux. Le prince noir est bel et bien là. (S.F)

V.A. / Acid Arab (Lp/Cd/Digital)

Acid Arab c'est, au départ un duo composé d'Hervé Carvalho et Guido Minisky. C'est aussi un concept : inviter des amis à célébrer le mariage de l'acid house et de la musique orientale à travers des maxis et moultes soirées éponymes. Ce premier Lp, sorti récemment chez Versatile, reprend certains des morceaux présents sur les maxis (le fameux Crackboy remix de "Shift Al Mani" d'Omar Souleyman par Krikor et "Le Bon Vieux Temps" d'I :Cube), mais élargit son champ d'action par la diversité et l'origine des invités: Au départ assez marqué clubbing parisiano-parisien, le projet accueille la norvégienne Rikslid, les strasbourgeois de Dimmit ou le new-yorkais Professor Genius, mais aussi des proches évoluant habituellement dans d'autres sphères musicales (Turzi, Judah Warski, Etienne Jaumet). Tout ce beau monde cohabite avec des incontournables attendus (Pilooski, Gilb'r) et des nouveaux venus (Renart, Mattia) qui, par définition, l'étaient beaucoup moins. Le premier enseignement de l'écoute de ces treize titres, c'est que d'acid house il n'en est plus vraiment question ici. Les vétérans du Summer of Love en seront pour leurs frais. Certes une bonne part des titres s'appuient sur une rythmique 4/4 et sont truffés de Roland et de synthés (plus ou moins) analogiques, mais le propos est plus vaste. On y entend des échos de techno, d'électro façon Détroit, de krautrock, de synth wave épousant naturellement les percussions, cordes, samples de voix et motifs mélodiques synthétiques orientaux qui restent le cœur du projet. Plus qu'une alliance entre deux styles musicaux à priori antagonistes, cette collection de titres est au final à l'image de la musique actuelle post internet, de la pop mondialisée du 21ème siècle: à la fois locale et déracinée, référencée et résolument moderne. Un projet plus large que ne le laissait présager son titre. (J.V)

Burning House / Walking into a burning house (Lp/Cd/Digital)

Burning House... Le nom du projet ramène à "Burning Down the House", un titre fameux des Talking Heads. Pas de points communs, allez-vous me dire, entre la formation new yorkaise et le duo formé par Hervé Salters de General Elektriks et par Chief Xcel de Blackalicious? Ce serait oublier la capacité d'assimilation des têtes pensantes et leur goût prononcé pour les rythmes Afro-funk. En provenance de San Francisco, Xcel n'est pas un débutant. Il est, avec Dj Shadow, un des fondateurs du collectif Quantum, l'un des derniers épisodes excitants du hip-hop. De sa rencontre, il y a dizaine d'années, dans le secteur de la Bay Area, avec Hervé Salters, sont nées différentes collaborations et ce premier album "Walk into a Burning House". Particulièrement dense, le son résume bien l'alliage entre funk et hip-hop. Imaginez un big band 70's mais à l'heure du 3.0. Les claviers vintage et la voix de Hervé cisèlent le groove et les beats de Xcel leur donnent de l'ampleur. C'est le cas du puissant "The Nightbird" et de "Rhythm in The Machine". "Frozen Conversations" offre une balade interstellaire de toute beauté. "Whisper on your Headphone" pousse l'incursion en territoire jazz. Et les deux singles "Turn off the Robot" et "Post Party Stress Disorder" sont deux tubes assumés et bigrement contagieux.

Mieux, les deux compères ont réussi le crossover, souvent décrié, entre scène underground et musique calibrée. A ce titre on n'hésitera pas à placer Burning House dans le giron de Parliament voire de Prince, tout du moins dans l'esprit. (V.C)

Run The Jewels / Run The Jewels (Lp/Digital)

El-P est principalement connu pour son travail au sein de Company Flow, groupe étendard d'un rap underground en opposition avec les canons esthétiques de l'époque et auteur d'un premier album chez Rawkus, "Funcrusher Plus", qui a marqué les esprits à l'époque. El-P a par la suite fondé son label, Def Jux, produit d'autres groupes, notamment Cannibal Ox et s'est lancé dans une carrière solo plus ou moins couronnée de succès. Le rap alternatif de ses descendants spirituels a entre temps, et à quelques exceptions près, sombré dans un ennui mortel. Son versant commercial a de son côté assimilé les sons les plus radicaux et internet a permis l'avènement d'une nouvelle génération de beatmakers ayant assimilé le meilleur des deux mondes. Autant dire que l'on n'attendait pas grand chose d'un nouveau disque d'El-P. "Run The Jewels" le voit s'associer, en cette fin d'année, avec le rappeur originaire de Georgie et proche d'Outkast, Killer Mike (dont il avait produit le précédent album). Disponible en téléchargement gratuit sur le label Foolsgold pour la version digitale, ces dix titres sortent également en vinyle et sont accompagnés d'une myriade de produits dérivés. Un modèle économique novateur et original qui ne doit pas cacher l'essentiel : Avec l'âge, El-P n'a rien perdu de sa puissance de frappe niveau production mais a compris que ses envies d'expérimentations ne devaient pas prendre le pas sur l'efficacité de l'ensemble. Son flow s'accorde parfaitement (et c'est une surprise) à celui, plus laid back et sudiste, de Killer Mike. Si l'on ajoute à cela la présence de guests comme Big Boi ou Prince Paul, on obtient un album cohérent, concis qui constitue la bonne surprise de cette fin d'année au rayon hip-hop. (J.V)

Perera Elsewhere / Everlast (Lp/Cd/Digital)

Quelque part entre Londres et Berlin, la chanteuse d'origine Sri-Lankaise, Perera Elsewhere (Sasha Perera de son vrai nom) nous livre un très bon premier album, intitulé "Everlast", qui sort sur le label californien Friends Of Friends Music. Aux confins d'un monde vaporeux et délicat, entre beats rétro-futuristes, nu-folk et soul, la chanteuse à la voix suave pose ses textes sur des morceaux flottants, offrant une lecture de l'univers feutré et envoûtant du trip-hop. Un peu de Morcheeba par ici ("Drunk Man"), un peu de Martina Topley-Bird par-là ("Caroussel"). On y trouve de la soul music divine d'essence féminine version CirKus ("Giddy", "Dreamt That Dream"). On entendrait même le timbre de voix d'Alison Goldfrapp à la lascivité débordante ("Bizarre", "Light Bulb" et "Lazy"). La galette est complétée de sous-basements d'origines vaguement africaines "Ebora", "Bongloid" apportant un côté expérimental bienvenu, cher à l'invité de prestige Gonjasufi, et rappelant les trips ethniques de Juana Molina. En bref, une flopée d'influences, que la chanteuse a su cultiver pour façonner un univers original et cohérent. Captivé de bout en bout par l'ambiance, on est conquis. (S.F)



- Taz and Akka "Paul is Dead" Rwna Rec.
- Thorpey "Giro-Scope Ep" Off Me Nut Rec.
- DA-10 "Anaphase" Wotnot Rec.
- Astro Duo "Sirius" Astro Rec.
- Manni Dee and Deft

"This one, art of the possible" 2nd Drop.

- Negativland "Escape From Noise"
- B.O.B "Outkast"
- Mothers of Invention "Uncle Meat"
- Gyorgy Ligeti "Atmospheres"
- Herbie Hancock "Secrets" Lp

Tipper

Secret Garden Party

Un Dj qui te fait toujours halluciner
EIII

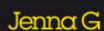
Vin Rouuuuuge

Logic X et EMS Synthi-E pour le hardware

Batofar

www.bleep.com

Si tu n'étais pas Dj quel job aimerais-tu faire ?



- Etherwood Feat. Rocky Nt "Spoken"
- Die & Addison Groove "Hydropump"
- Breach "Everything we never had"
- Engine Earz "Impossible"
- Disclosure "Latch" (Madslinky remix)

- Grace Jones "Private Life"
- D Bridge "True Romance"
- Hercules & the Love Affair "Athene"
- Robyn "Indestructible" (A Trak remix)
- Stenchman "Gregory"

Prince

www.soundcloud.com

Je suis une fille analogique dans un monde numérique

www.hhv.de

Sun and Bass

160+ @ Club Bahrein, Buenos Aires

Gaslamp Killer

Si tu n'étais pas Dj quel job aimerais-tu faire ?



- Breakbot "Why"
- 1995 "Reel"
- Pusha T "Numbers on the Boards"
- Kendrick Lamar "The Art of Peer Pressure"
- Frank Ocean "Sweet Life"

- Nas "The World is Yours"
- Brenda Russell "If only for one Night"
- Stevie Wonder "Summer Soft"
- Bill Withers "Lovely Day"
- Camp Lo "Luchini"

Nicolay, Dj Khalil et Pete Rock

www.funkmysoul.gr

Akai Mpc 2000XL

Si tu n'étais pas Dj quel job aimerais-tu faire ?

Jakarta Records

Analogique

Soda

Heidelberg (Vinyl Only) en Allemagne

www.hypetrak.com

ECRIT ET INTERPRÉTÉ PAR
WEBBAFIED

"THE SLUMRISE SYMPHONY EST LA RENCONTRE PARFAITE ENTRE UNE EXTRAORDINAIRE EXPLORATION MUSICALE ET UN CONTENU LYRIQUE PERTINENT. LA QUALITE INSTRUMENTALE OFFRE UNE EXPERIENCE UNIQUE A L'AUDITEUR. AVEC 100% DE COMPOSITIONS FRANCAISES ET UN STYLE VOCAL PUREMENT NEW YORKAIS, CET ALBUM REPRESENTE L'ESSENCE DU HIP HOP A L'ECHELLE INTERNATIONALE..."



FEATURING :
DJ POSKA
HEAD ON TELEVISION
ROBIN WINTER
ROXANE GELIS

**HIP HOP ET
HARMONIQUE !**
**ALBUM STUDIO
12 TITRES**
**1 MC - 5 BEATMAKERS
12 MUSICIENS**

SORTIE DIGITALE LE 09 DECEMBRE 2013

RETROUVEZ TOUTES LES INFORMATIONS SUR
L'ALBUM ET LA TOURNÉE DE WEBBAFIED SUR :
WWW.ITBOYZ.FR

 @WEBBAFIED  WEBBAFIED



21 déc. 2013
Bellerville



Rues de Tourtille, Lesage & Ramponeau

17h00 - 23h00

eric arbez



starwax
www.starwaxmag.com

ARTAME
GALLERY

LA BARRICADE



mairie
paris 20

